

Emile Gnehm

TRIBULATIONS D'UN LOCLOIS

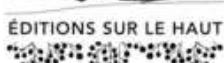
Suisse, France, Allemagne

1870 – 1955

édité par Dimitri Viglietti



 ÉDITIONS SUR LE HAUT



Tribulations d'un Loclois

Cet ouvrage a reçu le soutien de la Ville du Locle



La photo de couverture reproduit, avec l'accord de l'artiste, un tableau de Christian Jequel, *Le Randonneur*, 2007

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2024, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds,
editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701731-6-8

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Emile Gnehm

Tribulations d'un Loclois

Suisse, France, Allemagne

(1870-1955)

édité par Dimitri Viglietti



Dimitrti Viglietti, éditeur de ce livre, le dédie à sa belle-maman Liliane Rossier Jeangros, ses filles Isabelle et Marie-Claude, ses petites-filles Audrey, Mathilde et Lisa, son petit-fils Damien et son arrière-petite-fille Noemi.

Avant-propos

Mon intérêt pour l'histoire a amené ma belle-maman Liliane, il y a quelque temps, à me confier une liasse de feuilles bleues munies d'une écriture régulière. Ce manuscrit retrace les « souvenirs » de son grand-papa Emile Gnehm.



Liliane Rossier Jeangros en juillet 1945

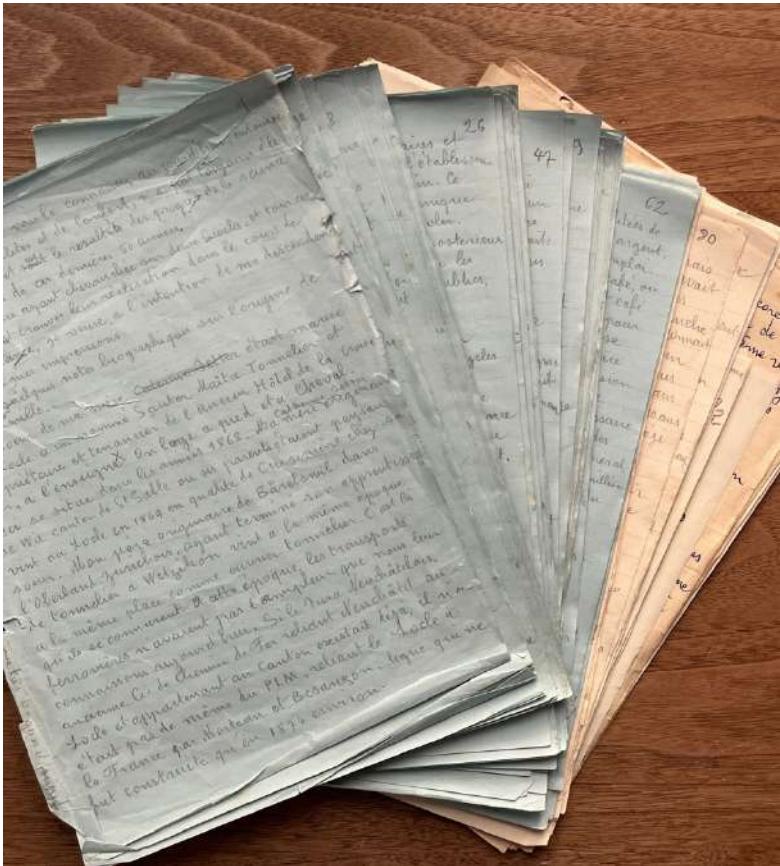
Au fil de la lecture de ces cent sept feuillets, l'idée m'est venue de les faire connaître à sa famille au sens large et pourquoi pas d'en faire un livre afin de diffuser ses souvenirs à un plus grand nombre de personnes.

Ma belle-maman était très attachée à son grand-papa de Faoug, où il a vécu durant près de cinquante ans. Lors de son décès, Liliane demande de pouvoir conserver un souvenir personnel de son grand-papa et plus particulièrement ses souvenirs, écrits entre 1940 et 1971. Entretemps il perd sa chère épouse Henriette et destine ses écrits à ses quatre enfants, afin de laisser une trace de sa vie et ses nombreuses réflexions sur l'évolution de notre société.

Ces feuillets retracent en grande partie les vingt-cinq premières années de sa vie, qui se déroulent au Locle, ville qui l'a vu naître, puis en Suisse alémanique, en Allemagne du Sud, dans le Vully et dans la Broye, sur la Riviera vaudoise et à Genève. On y découvre différentes facettes de la vie d'antan des « petites gens » notamment, avec un prisme sur les conditions sociales auxquelles Emile Gnehm attache de l'importance. Il s'engagera pour la cause sociale et luttera notamment à Genève pour améliorer les médiocres conditions de travail des boulanger, ce qui aboutira à un premier accord entre patrons et ouvriers issu de la branche des boulanger-pâtissiers de Suisse romande.

Au fil des lignes de ce récit, on découvre qu'il restera attaché durant toute sa vie à ses valeurs humanistes et progressistes et s'étonnera de vivre tous ces changements sociétaux et techniques. Il nous laisse ses souvenirs tout en ayant indiqué à sa famille qu'il serait heureux qu'un jour ils puissent être tapés à la machine à écrire pour être plus aisément lus et transmis à sa famille. Il s'adresse au mari de Liliane, Roger Rossier, à l'époque typographe. Cette opération via une imprimerie est onéreuse et l'on renonce au projet. Son vœu est finalement exaucé cinquante ans plus tard, avec l'édition d'un ouvrage consacré à son précieux témoignage.

Dimitri Viglietti



Manuscrit original d'Emile Gnehm

Notice biographique de la famille Gnehm

Voici en quelques lignes les moments marquants de l'existence d'Emile Gnehm et de sa famille, en rapport à ses écrits.



Publicité, *Le National Suisse*, 17 juillet 1881
et *La Sentinel*, 20 août 1895

WALTER BIOLLEY
Vive la Confédération suisse!
Vive le parti ouvrier!
Le Locle, le 26 octobre 1899.
La commission électorale du parti ouvrier du Locle.
Les députés ouvriers au Grand Conseil :
J.-Gottfried GYGI. — Louis ULRICH.
Les membres du groupe ouvrier du Conseil général du Locle :
Louis-Alfred BÉGUIN. — Arnold CHATELAIN.
— Emile CRUSINEL. — Edmond GENTIL. —
Emile GIROUD. — Emile GNEHM. — Louis GRANDJEAN. — Jules HUGUENIN. — Paul JACCARD.

COLLEGE DU LOCLE
11 députés élus : 6 radicaux, 4 socialistes, libéral.
Radicaux élus : Klaus, Jacques, 572; Rosselet, Ch.-Aug., 572; Jacot, Jules-Fréd., 571; Piguet, Albert, 550; Renaud, Paul, 544; Debrot fils, Charles, 541.
Socialistes élus : Grosphierre, Achille, 448; Ducommun, Ju-
es-Ulysse, 434; Bourquin, Jacques, 434;
Sandoz, Paul, 433.
Suppléant : Gnehm Emile, 425.
Libéral élu : Dubois-Favre, Louis, 225.
Suppléants : Dubois, L.-Ferd., 214; Steinhäuslin, Hen-

Extraits de *La Sentinel*, 26 octobre 1899 et du *National Suisse*, 26 avril 1911

Son grand-père, Hans-Georg, originaire de Bäretswil (ZH), est agriculteur. Il a épousé Regula Pfenninger. Son père, Jakob-Emile Gnehm, né le 24 décembre 1844, décède au Locle le 24 mars 1905. Sa mère, Anna Katharina Jetter, fille de Ferdinand et Rossianne Sauter, originaire de Engstlatt

(royaume du Wurtemberg) est née le 7 novembre 1849 à Wil (SG). Elle décède chez elle, rue de l'Hôtel-de-Ville 14 au Locle, le 20 février 1921. Elle y est arrivée début janvier 1868 pour aider sa sœur qui y résidait déjà. Elle y rencontre Jakob-Emile, ouvrier tonnelier, récemment arrivé comme elle. Après deux départs en 1869 et début 1872, il est rappelé par son employeur et s'établit définitivement dans la Mère-Commune le 22 juin 1872. Il est rejoint par Anna qui était retournée chez elle fin 1869. Ils se marient le 22 octobre 1873 au Locle.

Dès la fin des années 1870, ils tiennent le Café de la Poste. Ils reprennent l'Hôtel de la Croix d'Or, qui est alors un dépôt de bière (brasserie du Saumon à Rheinfelden) et un établissement public, mais il exerce toujours son métier de tonnelier. Le 10 mai 1897, il est élu au Conseil général du Locle sur la liste socialiste (regroupée avec d'autres partis de gauche dans l'Union des Sociétés ouvrières). Après son décès en 1905, sa veuve remet l'atelier de tonnelier et le dépôt de bière, et ne conserve que l'Hôtel de la Croix d'Or, qu'elle tient seule.



La famille Gnehm au complet, Le Locle, Noël 1904. En haut de gauche à droite : Emma, Henri, Bertha, Henriette, Emile-père, Hélène
En bas de gauche à droite : Mathilde, Katharina la maman et Emile

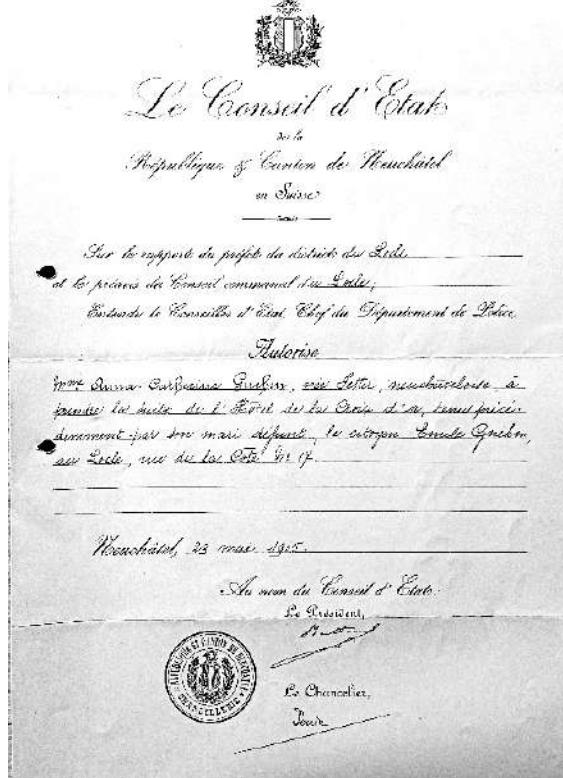
La famille compte cinq filles et deux garçons : Mathilde (1875-1951), Emile (1882-1972), Bertha (1883-1979), Emma, Henri (1889-1972) Henriette (1891-1964) et Hélène (1893-1983).



Les enfants d'Emile et Henriette Gnehm, Le Locle, juillet 1923

Jules Emile Gnehm naît le 8 février 1882 au Locle. Le 9 mai 1908, il épouse dans cette ville Henriette Alida Christinat, originaire de Villars-le-Grand (1.04.1886-6.12.1953). La famille compte quatre enfants, soit trois filles et un garçon : Colette (1909-1997), Lucie (1910-2010), Georgette (1912-2000) maman de Liliane, née Vermot-Petit-Outhenin, et Edouard (1916-1984).

Dans le registre dénommé *Rôle des établissements publics du district du Locle*, on apprend qu'Emile Gnehm reprend l'Hôtel de la Croix d'Or, sis rue de la Côte 17 au Locle le 6 juin 1908. Le canton perçoit un émolumment de 400 francs.



Acte officiel autorisant la reprise de l'établissement à
Katharina Gnehm, après le décès de son mari

Il entre comme son père en politique dans le parti socialiste et est élu le 24 avril 1909 au Conseil général du Locle. Une année plus tard, il se présente au Grand Conseil et est élu député suppléant du PS – collège du Locle. En 1909, il est appelé à la présidence du syndicat « Solidarité », fonction qu'il assumera jusqu'en février 1912. C'est à cette époque qu'il se détourne de la politique active pour se consacrer uniquement à son activité de restaurateur.

Hôtel à vendre, AU LOCLE

Pour cause de départ et pour sortir d'indivision, l'horie GNEHM, offre à vendre, à défaut à louer, l'immeuble qu'elle possède, sous le nom d'**Hôtel de la Croix d'Or**, situé rue de la Côte, pour le 1er Mars 1924 ou éventuellement fin avril. Café-restaurant logement, 11 chambres et toutes dépendances. Terrasse avec remise pouvant être transformée en atelier, grandes caves voûtées. — S'adresser à Mme BOSS-GNEHM, rue Daniel Jeanrichard 10, ou au Tenancier, **LE LOCLE**. P-10961-LE 22157

Extrait de *L'Impartial* du 23 novembre 1923

Il remet l'établissement le 12 février 1924 à Jules-Albert Leuba et quitte Le Locle le 27 février 1924. Le 29 février 1924, il acquiert le Restaurant du Cerf à Faoug pour la somme de 52'000 francs. La bâisse comprend une petite salle, une salle à manger et un jeu de quilles. Au fil des ans, il procède à d'importantes transformations qui métamorphosent l'endroit.



La famille Gnehm au Locle le jour du départ pour Faoug,
27 février 1924



Emile Gnehm derrière l'ardoise, entouré de son épouse (extrême droite), de ses filles et du personnel de l'hôtel-restaurant du Cerf à Faoug, juin 1933

FAOUG Lac de Morat HOTEL-PENSION DU CERF

Séjour d'été. - Chambre et pension à fr. **6.50.** - Situation tranquille à proximité de grandes et belles forêts. - Bains du Lac. - Belle plage. - Canotage - Pêche. - Jardins ombragés. - Salles pour sociétés et familles. — Restauration à toute heure. — Garage. 8313 Se recommande, Famille **GNEHM-CHRISTINAZ.**

Encart publicitaire, *La Sentinel*, 1931

Au début de l'année 1940, il remet son établissement à son fils Edouard. À ce moment-là, l'établissement est équipé d'une salle pour les sociétés locales et les banquets, d'une salle de bal, d'un garage pour les véhicules des clients de l'hôtel, d'un jeu de quilles, d'une plage privative et de chambres d'hôtel.



Hôtel du Cerf à Faoug, 1925, 1939, 1959

Un témoignage de clients de l'hôtel dans les années 1950-60 nous apprend que le service était effectué par trois saisonniers italiens de la région de Varzo durant trois mois par année. Durant cette période on venait dans cet hôtel de la Suisse entière. C'était avant l'époque des vacances en Italie ou Espagne. L'hôtellerie suisse vivait son âge d'or.



Emile et Henriette à Faoug, 1924

Emile Gnehm poursuit sa vie dans sa petite maison à la sortie du village de Faoug, avec sa femme, puis seul après le décès de cette dernière. À cette époque, il passe chaque année des vacances dans son Jura neuchâtelois natal, auquel il est resté attaché.

Il termine les deux dernières années de sa vie à l'Asile des vieillards de Bellerive (Vully). Il y décède le 9 mai 1972 et est incinéré à La Chaux-de-Fonds.

Dimitri Viglietti



Emile Gnehm (1955) et Henriette Christinat (1946)



Emile Gnehm entouré d'une partie de ses arrière-petits-enfants et à droite sa fille Georgette à l'occasion de son nonanteième anniversaire, février 1972

1^{ère} partie

Le Locle vers 1870



La vie telle qu'on la connaît aujourd'hui, entourée de certaines facilités et de confort, n'a pas toujours été ce qu'elle est ; c'est le résultat des progrès de la science et de la technique dans le cours de ces cinquante dernières années.

Mon existence ayant chevauché deux siècles et tous ces progrès ayant trouvé leur réalisation dans le cours de ma vie, je voudrais, à l'intention de ma descendance, décrire ici mes impressions.

Voici quelques notes biographiques sur l'origine de ma famille :



Katharina Gnehm, née Jetter,
Le Locle, 1921

Ma mère Catherine Jetter, originaire de Wil dans le canton de Saint-Gall où ses parents sont paysans, arrive au Locle en 1869 en qualité de cuisinière chez sa sœur, mariée à un dénommé Sauter, maître tonnelier, propriétaire et tenancier de l'ancien Hôtel de la Croix d'Or, à l'enseigne : « On loge à pieds ou à cheval. »

Mon père, originaire de Bâretswil dans l'Oberland zurichois, termine son apprentissage de tonnelier à

Wetzikon et arrive à la même époque au même endroit, comme ouvrier tonnelier. C'est là qu'ils font connaissance.

À cette époque, les transports ferroviaires n'ont pas l'ampleur que nous leur connaissons aujourd'hui. Si le Jura Neuchâtelois, ancienne compagnie de chemin de fer reliant Neuchâtel au Locle et appartenant au canton existe déjà, il n'en est pas de même du PLM, reliant Le Locle à la France par Morteau et Besançon, ligne qui ne sera construite qu'en 1874 environ.



LE LOCLE. - La Gare

Gare du Locle, début du 20^e siècle

L'existence des transports hippomobiles nécessite à l'époque des auberges appropriées, d'où l'enseigne « On loge à pied ou à cheval ». L'ancienne Croix d'Or est l'auberge la plus importante, située sur l'emplacement du garage des Trois Rois et de la boulangerie entre la rue de France et la rue de la Côte. C'est un grand bâtiment de construction ancienne avec poutraisons massives et tout boisé comme les constructions d'alors où le béton est

inconnu. Outre les locaux proprement dits de l'hôtel, à savoir salle à boire, salle à manger et chambres à loger, il compte également de vastes écuries pour les chevaux et une grange à fourrage.

Ainsi c'est la fin de l'époque du « grand roulage », c'est-à-dire du transport par chevaux qui existe encore depuis la France. Il faut relever qu'à cette époque et jusque vers 1890, Le Locle est tributaire de la Franche-Comté pour une partie de son approvisionnement, principalement pour le bétail de boucherie, les œufs, le vin et le sel.

Les bœufs, liés entre eux au moyen d'un joug spécial enserrant leurs cornes, sont livrés par paire, venant à pied et faisant souvent de longs trajets. Les œufs sont fournis par une « famille à coquetier », comme on appelle à l'époque les marchands d'œufs. De père en fils ils arrivent sur leur char, après un jour de marche, le vendredi soir et déchargent leurs caisses au coin de la place, devant l'ancien Hôtel des Trois Rois.

La vente des œufs dans les magasins n'existe pas. Ce n'est que plus tard que l'on connaîtra les « œufs de caisses », comme on disait, en provenance des pays balkaniques suite au développement du commerce international et du transport. Ces œufs se vendent à l'époque entre 0.75 et 1.20 franc la douzaine, selon la saison. À ce dernier prix, ils sont trop chers, seuls les gens riches peuvent en acheter.

La viande de bœuf vaut entre 0.75 et 0.85 franc la livre. Quant aux vins français, une feuillette de 115 litres de Mâcon d'origine coûte 75 francs et le Beaujolais 85.

Le sel pour la régie des sels de l'État de Neuchâtel provient de salines près de Besançon, car à cette époque il n'existe en Suisse que les salines de Bex qui sont alors imparfaitement exploitées. Les salines du Rhin, qui nous rendent aujourd'hui indépendants de l'étranger, ne sont pas encore connues ou exploitées. Si certaines mines de sel à l'étranger donnent un sel à peu près pur (sel gemme), dans nos salines suisses, il ne se présente que sous forme de roche saline. Pour son exploitation l'on fore des puits que l'on remplit d'eau, cette eau dissout le sel contenu dans la roche et lorsqu'elle est suffisamment saturée, on la pompe dans des chaudières pour en obtenir le sel par évaporation. La soude se fabrique également en Suisse avec le sel auquel on ajoute de la chaux et de la potasse.



Ancienne poste du Locle

Il existe également deux marchés caractéristiques de l'époque : le marché aux fraises des bois et le marché aux

schnetz, soit des pommes et des poires séchées. On ne connaît pas encore les fraises cultivées.

L'économie forestière n'est pas organisée et sanctionnée par des lois comme aujourd'hui. Par spéculation, l'on achète des forêts sur lesquelles on pratique des coupes rases. Ces terrains ainsi dénudés sont de suite envahis par des fraisiers, des framboisiers et des ronces que l'on appelle des *esserts*. On peut faire de belles cueillettes de petits fruits. À la saison, les Bourguignottes, comme on les appelle, viennent de Franche-Comté avec de nombreux petits paniers de fraises des bois, de framboises et de mûres et elles se tiennent sur le trottoir est de la place du Marché.

En ce temps-là, la nourriture et la cuisine sont bien moins raffinées qu'aujourd'hui et les goûts des gens sont beaucoup plus simples. À l'époque de la Saint-Martin, soit durant la foire de novembre, a lieu un marché aux *schnetz* qui nous sont apportés par des paysans du Seeland. Ils partent de chez eux le soir avant avec leur chariot et voyagent toute la nuit, comme ils le font d'ailleurs encore aujourd'hui pour la foire des oignons à Berne. Chaque ménage en achète un sac, mais surtout des *schnetz* de pommes douces, pommes que l'on ne cultive plus aujourd'hui. On les cuit et les mange avec du lard, surtout en hiver.

Pour les légumes, nous ne sommes alors approvisionnés que par les maraîchers du Landeron ou du Seeland; il n'existe aucun magasin de légumes, on s'approvisionne au marché le samedi pour toute la

semaine. En automne chaque ménage fait ses provisions pour l'hiver, en pommes de terre, choux, et choux-raves. Les primeurs tels que nous les trouvons aujourd'hui ne nous parviennent pas de l'étranger, les moyens de communication n'étant pas encore assez rapides et réguliers. C'est Philippe Leuba qui ouvre le premier un magasin de légumes dans les années 1890. C'est aussi à cette époque que nous parviennent les premiers légumes étrangers très tôt au printemps, en provenance de l'Italie du Sud, des îles Baléares et de l'Algérie. C'est le tout début des grosses fraises cultivées que l'on appelle alors improprement des ananas !

Puis arrive la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, « l'année terrible » comme on l'a appelée. Refoulée sur nos frontières, l'armée de l'Est ou armée Bourbaki, du nom de son chef, demande son internement en Suisse. Venant de Pontarlier, ils pénètrent aux Verrières par un hiver d'une extrême rigueur. Sous le régime pourri et vénal de Napoléon III, l'armée française ne peut résister à l'assaut des Allemands bien équipés et surtout bien armés. Les fusils français, des Chassepots, se chargent par la bouche... La munition consiste en une balle de plomb avec une gouge à laquelle est attaché un petit sac en papier parchemin rempli de poudre. Pour la charge, il faut déchirer l'extrémité de ce petit sac avec les dents pour mettre la poudre à nu et l'introduire dans le canon du fusil, la pousser dans la chambre du fusil au moyen d'une baguette, mettre une capsule, lever le chien et tirer, alors que les Allemands ont déjà des cartouches qui leur permettent un feu rapide. J'ai encore dans un tiroir de mon secrétaire quelques-unes de ces balles.



Détails du panorama Bourbaki à Lucerne : une ambulance de la Croix-Rouge

Les semelles des chaussures françaises sont en carton. Elles sont fabriquées dans une manufacture d'une créature du gouvernement d'alors qui réalise une grosse fortune. Il s'agit d'un dénommé Gaudillot d'où l'expression « une paire de godillots » pour désigner une paire de mauvais souliers.

L'hiver 1870-1871 est extrêmement rigoureux et c'est par



plus d'un mètre de neige que l'armée Bourbaki pénètre en Suisse. Les chaussures des soldats se désagrègent et c'est les pieds gelés entourés de torchons de paille ou de vieux chiffons que ces pauvres soldats arrivent chez nous, affamés de surcroît. Les plus mal en point sont

évacués au plus près ; les autres partent pour la Suisse allemande.

C'est ainsi que le temple du Locle est rempli de soldats. Les femmes font des pansements avec de la charpie en effilochant de vieux draps de lit, car à cette époque on ne connaît pas la ouate et les étoffes de pansements. Ma mère, cuisinière à l'Hôtel de la Croix d'Or, leur apporte de la soupe.



Temple du Locle

La médecine et la chirurgie ne se pratiquent pas comme de nos jours, on ne connaît pas les désinfectants. De ce fait la gangrène fait de terribles ravages, nécessitant de nombreuses amputations. Les narcoses et anesthésies étant aussi inconnues ou absentes, on opère sur le vif. Le pauvre diable boit un grand verre de rhum pour l'amortir et on lui scie la jambe. Bon vieux temps !!! Les prothèses n'existent pas non plus, les amputés, après guérison, sont alors munis d'une jambe de bois ou d'un pilon comme on disait.

Jusqu'en 1914 d'ailleurs on peut passer librement les frontières d'un pays à l'autre sans passeports ni laissez-passer. Pour s'y établir ou y travailler, les actes d'origine délivrés par les communes suffisent. Même les militaires, moyennant qu'ils laissent leurs armes à la frontière, ont le libre accès.

En marge de l'armée régulière, il se forme en France des compagnies de francs-tireurs, qui ne jouissent pas de la protection des conventions internationales. Faits prisonniers, ils sont fusillés sur-le-champ. Le chef des francs-tireurs de Franche-Comté est le capitaine Huot et son lieutenant est un nègre, un colosse de plus de deux mètres. Entre deux coups de main, ils viennent fréquemment au Locle, à la Croix d'Or où ma mère les a connus.



Entrée du tunnel au Col-des-Roches, vers 1914

Les Allemands viennent au Col-des-Roches avec des convois de butin de guerre qu'ils expédient en Allemagne par la Suisse. Au retour d'un de ces convois, ils sont

attaqués en dessous du Col France par les francs-tireurs de Huot. Un de leurs hommes est tué. Après être resté trois jours au bord de la route, son cadavre est finalement enterré à Villers. En représailles les Allemands incendent deux fermes qui par malchance appartiennent à un Suisse, ce qui donne lieu à un incident diplomatique.

2^e partie

La vie au Locle à la fin du 19^e siècle
et au début du 20^e



Né le 8 février 1882, je n'ai naturellement pas vécu ces événements, mais à mon adolescence ces faits sont encore relativement proches et ils nous sont racontés. Les camionneurs du Locle ont alors encore des chevaux provenant de l'armée française, de gros chevaux normands, qu'on appelle des Bourbakis.

On peut considérer l'année 1889 comme une date importante dans l'évolution du monde. La suite de ce récit nous en fournira les éléments.

Jusqu'à cette époque, les mœurs sont rudes. Comme ces rouliers bourguignons qui avec leur attelage caractéristique à limonière cintrée, leurs gros chevaux normands avec des colliers massifs et lourds auxquels sont suspendus par tradition, je suppose, une peau de mouton ou une peau de renard pour les attelages de meuniers. Ces rouliers sont brutaux, ils sont munis d'un fouet avec un énorme pic et ils frappent leurs chevaux de violents coups de fouet et de coups de pied qui formaient sur leur peau des bourrelets comme des saucisses. Ils savent à peine le français et ils s'expriment dans leur patois franc-comtois. Ils sont presque tous illettrés, signant avec trois croix ou ne sachant écrire que leur nom de façon malhabile. La France compte en ce temps-là environ 70% d'analphabètes.

Pour être moins brutaux, les nôtres le sont aussi. À cette époque il ne doit pas être bon d'être un cheval. Avec l'évolution ces mœurs provoquent fatallement des réactions et c'est à cette époque que sont fondées diverses sociétés pour la protection des animaux et qu'aujourd'hui de tels actes sont passibles de poursuites pénales.

Il est vrai que les difficultés sont grandes vu l'état des routes, ces dernières étant entretenues par recharge de cailloux ou de roches calcaires, cassés en menus morceaux au moyen d'une massette, d'où le métier de casseurs de pierres, aujourd'hui disparu.

Cette pierre friable s'écrase sous les roues des lourds véhicules, formant par temps humide d'épaisses couches de boue que les cantonniers enlèvent périodiquement avec des racloirs. Par temps sec, on enlève des couches de poussière avec de larges brosses. Il se forme alors dans ces routes de larges et profondes ornières dans lesquelles les attelages s'enlisent. C'est pour repartir que l'on utilise généreusement le fouet.



Travaux de terrassement de la nouvelle route cantonale, Crêt-du-Locle, vers 1930

Pour remédier à cet état de choses et améliorer les routes, la commune du Locle fait l'acquisition d'un rouleau de fer qu'on remplit de 2'000 litres d'eau. L'intention est bonne mais le résultat peu satisfaisant.

Puis l'on cherche à solidifier la surface des routes au moyen de silicate (*Wasserglas*) qui est la solution chimique dans laquelle l'on met les œufs pour les conserver. C'est un progrès bien relatif. Ce n'est que vers 1900 que l'on voit les premiers rouleaux compresseurs fonctionnant à la vapeur, de fabrication et de provenance d'Angleterre.

C'est en 1907 que la première route goudronnée est construite, entre Genève et Lausanne, puis c'est au tour de Faoug - Lausanne. L'état des routes a par incidence quelques répercussions sur notre vie domestique, car c'est le travail des gamins de décroter et de cirer les souliers, le matin avant d'aller à l'école. Il s'agit d'un travail laborieux, car nous sommes souvent crottés jusqu'aux genoux.

L'ancien hôtel de la Croix d'Or dont j'ai parlé plus haut est détruit par un incendie. Ce qui indique l'importance de ce vieux bâtiment est que le feu couve plus de huit jours dans les ruines. Pour le remplacer, notre oncle fait construire l'hôtel National qui est l'immeuble no 12 de la rue de la Côte. Nous y allons quelquefois en visite lorsque je suis tout jeune. Ma tante Sauter, devenue veuve, se remarie avec un dénommé Bertsch, mais avec lui c'est la ruine et la faillite.

Mon père et ma mère s'étant mariés, ils reprennent l'atelier de tonnelier et le café de la Poste où je suis né, puis le café des Pillons dans la maison du coiffeur Piroué à la rue de France. Ils acquièrent plus tard « au bas du village » comme on désigne encore les vieilles maisons de la rue de la Côte et des Billodes, notre modeste Croix d'Or où nous vivrons jusqu'en 1924.



La Croix d'Or vers 1920 et en 2023

Le Locle à cette époque compte autant d'habitants qu'à présent mais avec la moitié moins d'immeubles. Cela provient que les familles étaient plus nombreuses. Mes parents ont eu douze enfants dont cinq sont morts de maladies infantiles, ce qui est alors très fréquent. Les maladies courantes sont le croup, l'inflammation et la misère des intestins, qui ne sont autres que la diphtérie et l'appendicite, maladies pour lesquelles la médecine d'alors ne connaît aucun traitement.

Pour les soins de la dentition, c'est plus simple qu'aujourd'hui, on va alors se faire arracher les dents chez le coiffeur ou chez quelques particuliers faisant accessoirement fonction d'arracheur de dents. Ils utilisent à cet effet un instrument analogue à un tire-bouchon se resserrant d'autant plus que la traction devient forte.

Les anesthésiants étaient inconnus à cette époque et jusque vers les années 1900, les opérations se pratiquent tout bonnement avec douleurs. L'art dentaire et ses spécialistes, soit les médecins dentistes, ne sont pas si anciens. Le Locle n'a son premier dentiste que vers 1890, le Dr Matthey, qui est le premier à pratiquer le plombage des dents et la pose de prothèses.

Moins agitée que de nos jours, la vie est plus simple et plus familiale. Les capitaux moins abondants ne permettent pas les concentrations qu'on leur connaît

depuis. Aussi les gens bien ne possèdent en général qu'une maison qu'ils habitent eux-mêmes. On ne connaît pas les gérants d'immeubles. Au cas assez rare où une maison n'est pas habitée par son propriétaire, c'est le plus vieux locataire qui la gère.

La coutume veut qu'en cas de décès dans sa maison, ce soit le propriétaire qui conduise le corbillard. Jusqu'à l'âge de vingt ans, le cercueil est porté par huit jeunes garçons se relayant.

Même les crédits fonciers n'existent pas, on déploie peu d'activité, car la plupart des prêts hypothécaires sont consentis par des particuliers, par l'intermédiaire des notaires. Le métier de banquier est exercé par des particuliers. Il y en a trois ou quatre au Locle de moindre envergure, de peu de surface et peu sûrs, prêtant à court terme sur caution à des taux élevés, remplaçant les usuriers du bon vieux temps. Il y a des faillites et des pertes pour les épargnants, ce qui provoque la création d'établissements financiers garantis par l'État.

Jusqu'en 1848, chaque canton frappe sa propre monnaie, mais depuis cette date c'est la Confédération qui s'en occupe, d'où notre franc actuel. Jusqu'à la constitution de la Banque Nationale, les billets de banque, quoique tous du même modèle, sont émis par les banques cantonales, chaque canton ayant ses propres billets.

Les sports comme tels n'existent pas. Les sociétés sont moins nombreuses : la gymnastique, le corps de musique, les sociétés de chants, les orchestres symphoniques, la littéraire puis les amis de l'instruction suffisent à la vie associative. Pas tant de ces clubs, groupes de contemporains à propos de tout et de rien. On pratique la luge et le patin en hiver, la marche par monts et par vaux dans notre beau Jura. Les adultes jouent aux boules dans les cafés des environs souvent les lundis bleus.

Aussi la vie de famille s'en ressent. Tous groupés autour de la grande table, à la lumière de la lampe à pétrole qu'il faut de temps en temps moucher parce qu'elle fume, la vie a une certaine sérénité, un certain charme. Après les devoirs d'école, on lit des livres reçus comme étrennes, car on ne recevait pas les somptueux jouets de la jeunesse d'aujourd'hui. On s'enthousiasme des œuvres de Jules Verne, des histoires d'Indiens ou avec des livres de voyages et d'aventures, pour être moins prolixes. La littérature d'alors a plus de valeur. Point de ces romans malsains à



Société de gymnastique, Le Locle, 1911

quatre sous la ligne, romans policiers et histoires de brigands d'un goût douteux flattant les bas instincts des foules.



Les enfants Gnehm dans l'appartement du restaurant de la Croix d'Or, automne 1922

Un des gros événements de la semaine est la parution de la *Feuille d'Avis des Montagnes* le mercredi et le samedi, soit deux fois par semaine. On ne reçoit peu ou pas d'autres journaux. Plus tard le journal paraîtra trois fois par semaine ; avec la publication d'un feuilleton. Ce n'est que plus tard encore, vers l'année 1900, que les journaux paraissent quotidiennement.

L'éclairage avec la lampe à pétrole est relativement récent et ne date guère que depuis les années 1870. Auparavant l'on utilisait des chandelles ou des lampes à huile. Seuls les centres d'une certaine importance sont éclairés au gaz dont l'usage est antérieur au pétrole, mais il ne sert guère qu'à l'éclairage public, aux bâtiments officiels. On ne l'utilise que très peu pour la cuisine ou le chauffage.

Découvert en Angleterre, le gaz est le monopole de compagnies anglaises. Le Locle a une petite usine à la rue des Envers où habite Sommer le couvreur. Elle doit suspendre son exploitation en 1890 lors de la mise en exploitation de l'usine électrique de la Rançonnière. J'aurai l'occasion de revenir plus tard sur ce sujet.



Usine à gaz du Locle, photo aérienne du 5 juin 1925

Pour liquider le plus lointain passé que j'évoque ici, il y a lieu d'évoquer les conditions de travail dans l'industrie et l'artisanat de l'époque antérieure à 1890. Pour les besoins de sa vie industrieuse, l'homme cherche à domestiquer les forces de la nature. C'est dans les vastes plaines de certains pays que naissent les moulins à vent, tels que vous les avez vus sur des peintures hollandaises avec leur silhouette originale. Puis l'on a pris la force dans les chutes d'eau au bord de nos rivières au moyen de roues à aubes et bien sûr, aussi la traction animale.

Les besoins de notre industrie horlogère nécessitent de l'outillage et quelques rudiments de machines, petits tours actionnés par pédale, acier laminé pour les ressorts, etc. Aussi les rives des gorges du Doubs, désertes aujourd'hui, connaissent une grande animation.

Après l'hôtel du Saut du Doubs se trouve une scierie que nous avons encore vue en activité, puis deux usines de laminage ; après la chute, l'usine de la Roche dont les bâtiments existent encore. Puis une usine à Moron dont il subsiste les barrages et plus en aval les moulins Calame. Il y a même une fabrique de verres d'optique aux Brenets. À Morteau une fonderie de bronze fabrique nos anciennes pompes à incendie.



Le Doubs à Moron et son usine, vers 1901

Au Locle, l'eau du ruisseau de la Jaluse accumulée dans un étang actionne la scierie de la Foule et les sources du Bied, la scierie des Enfers. Au Col-des-Roches, sous l'ancien bâtiment des abattoirs actuels, il y a alors un moulin où les eaux du Bied se perdent dans un emposieu pour ressortir en une cascade à la Rançonneière. Par hautes eaux, en raison du débit insuffisant de cet emposieu, nous assistons chaque année à des inondations. C'est pourquoi, grâce à une percée des rochers du Col-des-Roches, le débit est devenu plus régulier.



La Rançonneière, vers 1908

L'exploitation de ces usines dans les côtes du Doubs a encore un autre avantage, celui de procurer le combustible nécessaire sous la forme de charbon de bois, le seul dont ils disposent. Je me souviens encore avoir vu en activité les charbonniers. Quoique déjà abandonnés, les bâtiments subsistaient encore dans mes jeunes années.

Puis arrive l'ère de la vapeur dont les progrès sont lents. En témoigne la construction de la première locomotive à vapeur pour le premier chemin de fer en Angleterre. Elle ne peut se développer que là où l'on trouve de la houille à proximité, quoique son extraction et son emploi sont relativement récents.

Grâce à l'extension des chemins de fer, le transport et l'utilisation dans des régions toujours plus éloignées s'en trouvent facilités. La vapeur permet alors la construction d'usines plus puissantes dans les centres urbains, proches des grandes voies de communication. Mais cela signe la mort et l'abandon des petites usines hydrauliques. L'eau prendra sa revanche plus tard.

Avant de poursuivre ce chapitre, il faut que je vous renseigne sur les conditions sociales de l'époque allant jusqu'en 1890. C'est encore l'époque de l'artisanat. Tout se fait à la main, avec juste l'aide de machines rudimentaires. Ainsi les maréchaux forgent de toutes pièces les fers à chevaux. Les menuisiers scient et rabotent tout à la main. Les serruriers fabriquent les serrures de toutes pièces, alors qu'on ne trouverait aujourd'hui plus personne qui en serait capable.

Il en est de même pour la chaussure. Après être allé prendre les mesures chez son cordonnier et s'y être rendu une ou deux fois pour l'essayage, on nous livrait une paire de souliers solides et durables. Lorsque j'ai quitté la maison pour voyager, ma mère m'a fait confectionner deux paires de souliers. Avec quelques ressemelages, j'en ai eu pour dix ans et près de mille kilomètres fait pédestrement sur le trimard.

Ces métiers nécessitent une grande habileté pour être bien peu rémunérés. Nourri et logé dans des mansardes, l'ouvrier touche entre 8 et 12 francs par semaine pour un temps de travail allant bien souvent de l'aube à la nuit. Il en est de même pour les boulangers, les bouchers, les meuniers, les brasseurs, etc.

C'est en 1890 qu'a lieu la première grève, celle des maréchaux et des charrons pour obtenir la grande paie, afin de se nourrir et se loger ailleurs. Ils réclament aussi une diminution de la durée des heures de travail, soit 11 heures au lieu de 12. Les ouvriers dans les tuileries et chantiers reçoivent entre 25 et 28 centimes de l'heure. En contrepartie, la location d'une chambre coûte 10 francs et la pension avec trois repas, viande tous les jours, 1.50. On obtient même du vin d'épicerie à 0.35 franc le litre.

Il est alors de coutume chez les ouvriers artisans de faire leur tour de Suisse, « le trimard », pour rechercher du travail. Notre population ne se prêtant pas à ce genre de métier, les places sont presque exclusivement occupées par des Suisses allemands, des Allemands d'Allemagne ou par des Italiens pour la construction. Nombreux sont ceux qui se sont établis chez nous. La preuve en est dans les noms de famille à consonances germaniques ou italiennes. N'étant pas mécanisées, ces professions provoquent peu d'accidents graves, mais il n'y a aucune assurance et l'ouvrier accidenté en supporte seul les conséquences.

Les syndicats ouvriers n'existent pas ou n'en sont qu'à leur début en 1890. Par contre, dans chaque localité d'une certaine importance, il se constitue des sections du Grütli

à l'intention de ces jeunes artisans alémaniques, sections de la société suisse du Grütli, politiquement et socialement modérée. Elles mettent à disposition de ces jeunes gens un local où ils peuvent se rassembler. Ces séances sont particulièrement bienfaisantes. C'est grâce à elles que sont organisés les premiers cours professionnels. Mon père en était un des plus anciens membres.

J'ai connu un vieil artisan de La Sagne, maître ferblantier qui venait de son village à pied par n'importe quel temps, à toutes les assemblées du Grütli en reconnaissance pour son activité, déclarant qu'il devait sa situation aisée grâce à l'instruction qu'il avait reçue. C'est cette association qui la première posa le problème de l'assurance vieillesse et survivant il y a 80 ans. Submergée par le parti socialiste dès les années 1900, la question disparaît de la scène politique.

L'industrie horlogère a aussi le caractère artisanal de l'époque. Les fabricants d'horlogerie n'ont qu'un comptoir, n'occupant qu'un comptable, un fournisseur et quelques visiteurs ainsi qu'un commissionnaire. Les horlogers travaillent à domicile, approvisionnés par le commissionnaire qui apporte le travail dans des cartons de six pièces et reprend le travail terminé. Les monteurs de boîtes, les graveurs, les polisseurs, faiseurs de pendants, etc, travaillent dans de petits ateliers.

Les «environniers» comme on désigne à l'époque les habitants des fermes et villages environnans sont tous paysans et horlogers. Ils viennent chaque samedi livrer et reprendre du travail, soit une vingtaine de cartons liés par une courroie.

L'année compte deux époques ; le règlement des comptes ne se fait qu'à l'époque du printemps et à l'automne. Ce sont des jours importants. Je suppose bien que parfois ils devaient demander des acomptes. Les locations, le carnet du pain, du boucher et de l'épicier ne se payaient aussi que tous les six mois.

Les horlogers ont la bougeotte et ne connaissent guère la stabilité. À chaque époque, on compte 50 à 60 déménagements. Les locataires sont plus calmes de nos jours. L'organisation du travail d'alors nuit à la discipline, surtout chez les ouvriers habiles et gagnant facilement de bonnes journées. Ils sont volontiers noceurs. Surtout les monteurs de boîtes et les graveurs. Le lundi ne les voit pas souvent à leur établi et cela dure parfois jusqu'au mercredi. On voit de ce fait souvent des patrons visiter les cafés pour les rechercher afin de les faire venir travailler le lendemain. Les jeux de boules des cafés des environs sont aussi en grande vogue.



Le quartier de la fabrique Zenith

C'est Georges Favre-Jacot à Zenith qui le premier organise le travail en fabrique, mais à cette époque on méprise un peu ceux qui y travaillent, disant que c'est le manque de caractère qui les oblige à en subir la discipline. On

désigne volontiers Georges Favre comme le fondateur de la Zenith, mais il n'en est rien.

On a connu à Faoug la vieille Johannot et son frère, le pasteur mômier. Leur père, le vieux Johannot qui venait du Locle était fabricant d'horlogerie ; il était spécialisé sur le marché japonais où il avait un frère chargé de la vente. Ce dernier, par de mauvaises affaires, le ruina. Ce Johannot, avant 1848, donc du temps de la Principauté prussienne, était capitaine d'artillerie et à la Révolution c'est lui qui a conduit la colonne du Locle pour s'emparer du Château de Neuchâtel et renverser le gouvernement. Pour ce fait, il reçut dans ses vieux jours une pension de l'État de Neuchâtel. C'est lui qui à sa ruine, remit sa fabrication à Georges Favre. Il était donc le fondateur de Zenith.

C'est avec les débris de sa fortune qu'il acheta à Faoug l'ancienne maison de l'Octroi. Bien qu'ayant conservé son cheval de selle, il y vécut assez pauvrement.

À cette époque les gens riches aiment posséder des chevaux de luxe, avec calèche et traîneau à col de cygne. Aussi l'un des grands événements de l'hiver sont les parties de traîneaux, surtout celles des Chaux-de-Fonniers. C'est une file de 40 traîneaux richement garnis de fourrures.



Trainea au-dessus du Locle, vers 1900

Les chevaux harnachés de larges bandes de grelottières, se rendent soit à La Brévine soit aux Brenets par le col France. Notre luxe à nous était de louer cheval et traîneau chez un voiturier. On se mettait à trois ou quatre pour que ça revienne moins cher. Avec les quatre heures à La Brévine, on s'en sortait avec 5 ou 6 francs chacun. Heureux temps.

En 1889 est organisée l'Exposition internationale de Paris. Cette date marque une profonde évolution. C'est une révélation dans le progrès de la machine principalement. Les premières turbines à produire l'électricité en grande quantité, qui, quoique connues depuis longtemps, ne sont pas encore sorties des appareils de laboratoire des physiciens.

Georges Favre ayant visité cette exposition en revient enthousiasmé et voit de suite le parti que l'on peut en tirer dans l'industrie. Il mène alors une vigoureuse campagne au Locle pour la mise en œuvre d'une usine électrique à la Rançonneière en utilisant les eaux du Bied. Lors des votations qui ont lieu à ce sujet, il forme une fanfare et part voter, à la tête de celle-ci, avec tous les ouvriers de sa fabrique. Le Locle pour une fois est en tête du progrès en érigeant la seconde usine électrique en Suisse. La première étant celle du tramway Vevey-Montreux.

Les premières turbines de la Rançonneière, encore primitives, ont été conservées et figurent dans un des musées du Polytechnicum fédéral à Zurich où je les ai vues.

L'éclairage électrique remplace les réverbères à gaz dans nos rues. Mais ce n'est que grâce aux inventions d'Edison qui découvre la lampe à filament de charbon et la lampe à arc que ce progrès est rendu possible. Puis arrivent les moteurs électriques qui permettent à l'industrie de se développer n'importe où. L'électricité va permettre d'autres progrès encore comme la fabrication du carbure, autre moyen d'éclairage là où l'électricité n'a pas encore pu pénétrer. Dangereuse dans sa production de gaz pour l'éclairage des locaux, plusieurs explosions ont lieu ; son utilisation est donc de courte durée. Cependant il subsistera encore longtemps pour les lanternes de vélo et les premières automobiles, jusqu'à l'invention des magnétos, dont les magnétos Bosch, de fabrication allemande, qui sont les premiers chez nous. Ils en ont presque le monopole jusqu'en 1914. C'est une des premières difficultés des ennemis de l'Allemagne pour équiper leurs automobiles, camions et aviation naissante.



Usine électrique ville du Locle, photo aérienne du 5 juin 1925

Vers les années 1895, il se vend dans les bazars des porte-plume en forme de plumes d'oie et d'autres petits objets fabriqués avec un nouveau métal blanc excessivement léger et qui est pour nous une véritable curiosité. C'est l'aluminium dont l'extraction est rendue possible par application électrochimique. Ce n'est que bien plus tard que l'on verra sur le marché les premiers ustensiles de cuisine. Son emploi dans l'industrie est encore plus récent et seulement depuis qu'on a découvert les différents alliages.

Vers la même époque on nous annonce à l'école que moyennant la somme de 20 centimes on peut aller au Casino écouter une machine parlante. Il s'agit d'une caisse d'un mètre de long de laquelle sortent 6 tuyaux ou câbles, trois de chaque côté. Chaque câble se partage en deux écouteurs qu'on introduit dans les oreilles et on entend des dialogues parlés et de la musique. C'est merveilleux. Le mouvement et le disque se trouvent à l'intérieur. Ce dernier est un manchon cylindrique que l'on place sur un cylindre de bois. Le phonographe vient de naître, invention du génial Edison.

Les industriels de Sainte-Croix qui fabriquent les boîtes à musique entreprennent sa fabrication, qu'ils améliorent bien sûr par des amplificateurs de son et avec un pavillon acoustique. Mais le son est encore passablement nasillard.

C'est vers la même époque qu'arrive une nouvelle attraction foraine, des projections mouvantes. Les images ne sont pas nettes, elles sont saccadées et présentent des taches blanches, assez fatigantes pour les yeux. C'est le début du cinématographe que nous apportent alors les baraques foraines. L'électricité n'existant pas partout, ces gens en produisent au moyen d'une locomobile.

Inventée en France par les frères Lumière, la technique est perfectionnée par Edison. Ce n'est que plus tard que s'installent dans les villes des salles de cinématographe.

De 1890 à 1900, il y a de nombreuses innovations dans le domaine de la vie courante dont la description ci-après vous paraîtra peut-être terre-à-terre et vous fera sourire.

Pour le chauffage des locaux et la cuisson, on se sert exclusivement du bois et de la tourbe qu'on achète chaque automne par bauches de 3m³ au prix de 18 francs la bauche. Dans les appartements on ne dispose que de grands fourneaux en catelles. Puis apparaissent sur le marché les premières briquettes. Ce sont des patiers qui en font le commerce. Plus tard encore, l'on trouve sur le marché l'anthracite, la houille et le coke ainsi que les premiers calorifères qui, bien moins encombrants, provoquent alors la disparition des fourneaux en catelles.

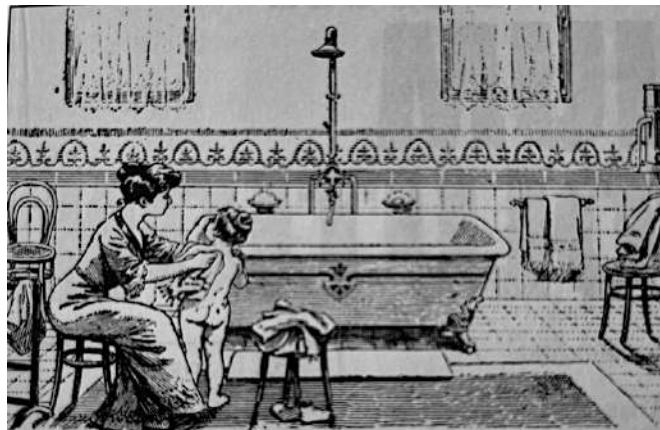
Dans chaque ménage on trouve une grande seille en cuivre et parfois même un tonneau que l'on remplit chaque jour d'eau pour les besoins quotidiens. C'est le travail des

enfants ou des apprentis de les approvisionner. On va chercher l'eau à la fontaine la plus proche. Elles sont nombreuses au Locle, il en existe une par groupe de maisons. Elles appartiennent à des corporations formées par des propriétaires intéressés qui possèdent des parts suivant l'importance de leur immeuble. Les frais d'entretien des sources et conduites leur incombent proportionnellement au nombre de parts.

C'est de cette époque que datent également la construction des réservoirs et la distribution de l'eau par conduites dans tous les ménages. Les fontaines devenues moins utiles disparaissent alors pour la plupart, les propriétaires ne voulant plus en supporter les charges. C'est dommage, cela a enlevé du pittoresque à nos quartiers. Certains de ces bassins taillés dans un seul bloc de pierre étaient jolis, certains étant même artistiquement travaillés. Nous-mêmes étions co-propriétaires de la fontaine de la rue de la Côte. Craignant de la voir disparaître, j'ai proposé aux copropriétaires de la céder à la commune par donation, moyennant que cette dernière la laisse subsister. Pour des raisons pratiques, nous l'avons vendue pour le prix de 1 franc.

À cette époque, on ne connaît pas de WC par appartement ni de chambre de bain. Les WC sont construits en annexe des bâtiments et ne comportent comme siège qu'une planche percée d'un trou rond sur lequel s'adapte un couvercle. Ils sont parfois fort éloignés et on doit aussi descendre deux étages pour y parvenir. Un service public s'occupe de vidanger les fosses avec pompe

à bras et tonneaux. C'est malodorant mais on n'y voit rien d'autre.



Salle de bain à la fin du 19e siècle en Suisse romande

Apparaissent ensuite les appareils sanitaires, puis les fosses septiques qui permettent alors, avec les conduites d'eau et appareils de chasse, leur transformation et leur déversement dans le tout à l'égout.

À l'intersection de la route des Entre-Deux-Monts et du chemin de la Combe-Girard, se trouve un café avec bains publics, les seuls existants. Notre mère nous y conduisait deux fois par année, pour les promotions et en automne.



Il fut détruit par un incendie. Par la suite un nommé Hess fait construire en face du Casino des bains publics modernes. On peut alors se procurer des abonnements de dix bains ce qui en réduit bien le coût. Il n'y a que de bien rares ménages qui possèdent des baignoires en zinc.

Les usines à gaz font leur réapparition, plus modernes dans leur aménagement, alors que les anciennes ne servent presque exclusivement qu'à l'éclairage public et à de grands locaux. De nos jours, le gaz sert à la cuisson ou comme source de chaleur pour la trempe des métaux.

Les conduites d'eau, les appareils sanitaires et le gaz pour les chauffe-eau permettent la généralisation des salles de bain. Ce n'est que bien plus tard que la valeur thermique de l'électricité sera utilisée pour le boiler. Le chauffage central des locaux y est encore postérieur. Les premières installations étaient faites par la Maison Sulzer de Winterthur dans les bâtiments publics pour se généraliser jusqu'au chauffage par appartements.

Cette période entre 1890 et 1900 a été vraiment féconde en nouveautés. Avant 1890, j'ai vu les premiers cycles appelés *Kangourous*, formés d'une roue énorme suivie d'une roue minuscule. Sur cette machine grotesque, le cycliste haut perché a l'apparence d'un singe sur une roue de moulin. À la moindre descente, c'est le plongeon et on tombe de haut !

C'est alors qu'apparaissent les premières bicyclettes avec pneus pleins, pédales non indépendantes et pour seul frein, le frein à main, avec une plaque de caoutchouc freinant directement sur le pneu avant. Ces vélos coûtent cher, entre 500 et 600 francs. À la valeur de l'argent de l'époque, c'est un vrai luxe équivalent à une petite moto aujourd'hui. Les descentes sont malaisées, il faut retenir avec les pieds. Pour les grandes descentes, telles que la Vue des Alpes ou la Tourne, les cyclistes coupent un petit sapin qu'ils attachent derrière pour freiner !



Course de vélos, avenue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds, vers 1900

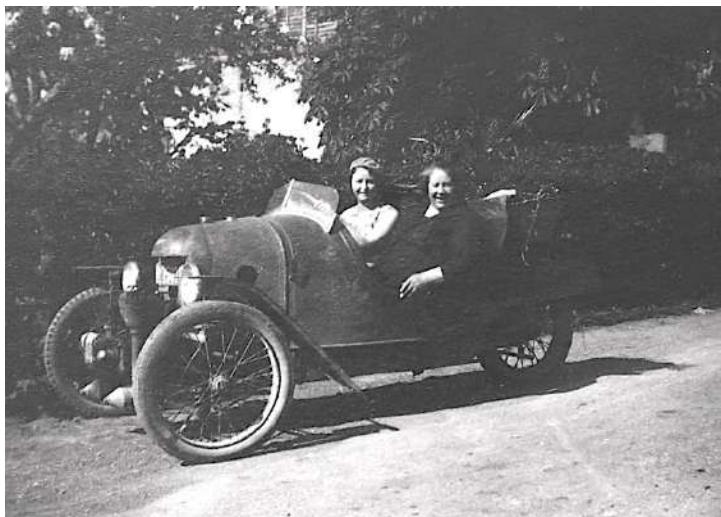
L'apparition des premiers cycles provoque la fureur des chiens qui les attaquent violement, causant des chutes et des pantalons déchirés. Les cyclistes doivent alors se procurer des pistolets pour les effrayer et depuis ils s'y sont habitués. Pour apprendre à aller en vélo, cela nécessitait un apprentissage assez long, alors qu'aujourd'hui chaque gamin sait y aller. On pourrait croire que les hommes ont davantage acquis le sens de l'équilibre. Le premier perfectionnement est les pneumatiques avec chambre à air. Il s'agit du pneu Dunlop, du nom de son inventeur, un Anglais. C'est le photographe Makef au Locle qui vend les premiers, en l'absence de maisons spécialisées. Puis arrive le moyeu Torpedo avec frein par la pédale.

Dès ce moment, la bicyclette devient pratique et sûre et connaît un grand développement, d'où son nom de « reine de la route ». Les premières courses de compétition ont lieu en France, « Paris – Bordeaux » et « Paris – Lyon ». C'est un Loclois nommé Lésenaz, d'origine française, qui est le premier champion de ce nouveau sport.

De cette même période date la création des moteurs à explosion qui va révolutionner le mode de transports et permettre à l'homme de réaliser ce qu'il cherche depuis longtemps, s'élever dans les airs. Mais la mise au point de ce moteur est relativement longue et difficile.

En 1900, lors de mon apprentissage à Langenthal, je vois un jour un rassemblement de curieux. Il se passe un

événement sensationnel : un motocycliste vient de réussir le trajet de Berne à Langenthal sans une panne.



Henriette et sa fille Georgette au volant d'un véhicule à trois roues Morgan, type Cyclecar, Faoug, 1931

Les premières automobiles provoquent souvent la risée du public, car on les voit plus souvent remorquées par des chevaux que fonctionnant par leurs propres moyens et la poussière qu'elles soulèvent sur leur passage indispose les gens à leur égard, tout comme le bruit des moteurs.

C'est vers 1906 qu'apparaissent les premiers camions Saurer avec traction à chaîne. Le moulin de Sauverny à Genève en possède alors un. Un groupe d'ouvriers boulanger dont je faisais partie l'avait demandé pour une course à Bonneville en Savoie. Nous avons disposé des bancs sur le pont et en route ! Nous faisions bravement du 18 à 20 km à l'heure. Nous sommes revenus enchantés de cette randonnée !

En 1914, à la déclaration de guerre, je suis mobilisé dans les troupes de subsistance chargées du ravitaillement de la 2^{ème} division. Les camions existants sont alors réquisitionnés. Trois du même modèle nous sont attribués. Deux mois plus tard, nous en avons reçu un quatrième plus moderne, à traction directe sur les roues arrière.

Stationnés à Fribourg, nous allons ravitailler les régiments neuchâtelois qui se trouvent dans la région de Bulle. Au retour, un jour, nous avons établi un record de vitesse en faisant du 32 km à l'heure !



Camion Berna C2 – 3.5T, modèle 1914

Les nécessités de la guerre ont comme conséquence l'accélération et le développement considérable de l'automobile. En 1917 apparaissent sur le front les premiers tanks à chenilles, construits par les Anglais.

Le moteur Diesel permettant l'emploi des huiles lourdes est encore un nouveau progrès pour l'industrie automobile.

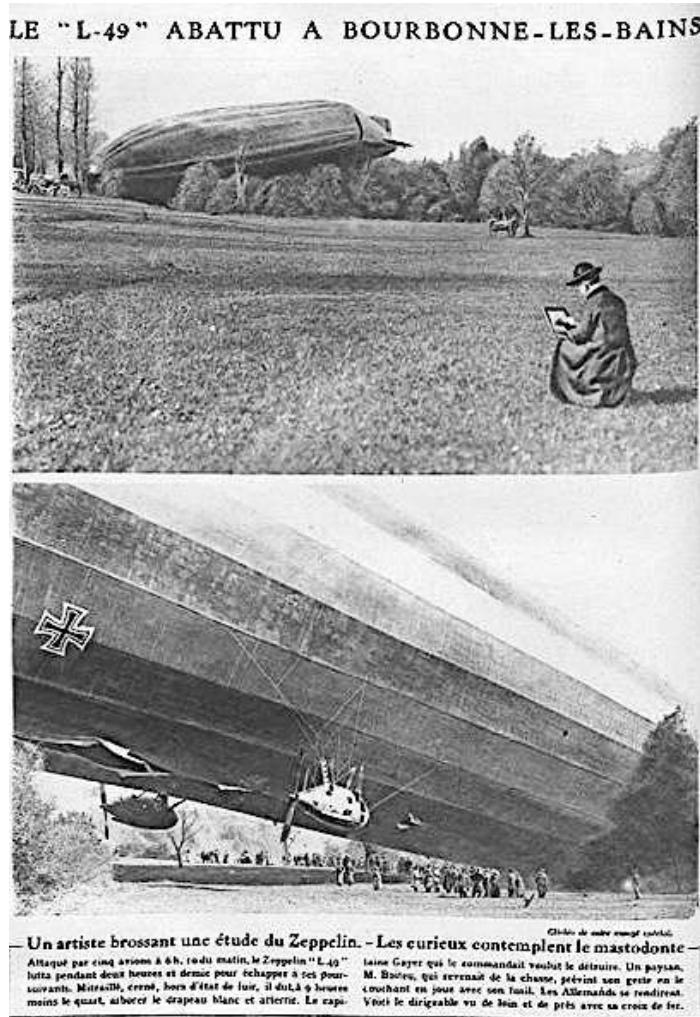
Voilà pour ce qui est d'un passé pas trop lointain. Vous pouvez juger des progrès réalisés depuis.

Lors du siège de Paris en 1870, les frères Montgolfier ont construit un ballon en papier qu'ils ont rempli d'air chaud. Plus léger que l'air ambiant, il s'élève alors dans les airs. Par ce moyen ils ont pu transmettre des nouvelles hors de la ville assiégée. Il s'agit de la première conquête de l'air. Perfectionnée par la suite, l'enveloppe était confectionnée en tissus très fin et léger, remplie de gaz d'éclairage et enserrée dans un filet auquel était adaptée une nacelle d'osier dans laquelle prenaient place deux aéronautes.

En Suisse le capitaine Spelterini pratique ce nouveau sport et fait des exhibitions dans différentes villes, dont La Chaux-de-Fonds.

En Allemagne, le comte von Zeppelin construit des ballons dirigeables, ballons en forme de cigare actionnés par un moteur. Pendant la guerre de 1914, ils font un raid sur Paris. Très vulnérables, ils subissent alors des pertes énormes. Mais il poursuit ses efforts jusque dans l'entre-deux-guerres en construisant un dirigeable géant de 200 mètres de long muni de puissants moteurs capables d'emmener quarante personnes dans sa nacelle. De Friedrichshafen sur le lac de Constance, son port d'attache, il fait du tourisme au-dessus de la Suisse. Nous l'avons vu plusieurs fois au-dessus du lac de Morat. Il a fait aussi

quelques voyages en Amérique du Sud, puis un voyage aux États-Unis qui lui sera fatal, il s'enflammera.



— Un artiste brossant une étude du Zeppelin. — Les curieux contemplent le mastodonte —

Attaqué par cinq avions à 6h. toutefois, le Zeppelin "L-49" lutta pendant deux heures et demie pour échapper à ses poursuivants. Miraculeusement, hors d'état de luer, il dut à 9 heures moins le quart, aboyer le drapeau blanc et atterrir. Le capi-

taine Gayer qui le commandait voulut le détruire. Un paysan, M. Blotier, qui terrainait de la chasse, prévint son geste en le touchant en joue avec son fusil. Les Allemands se rendirent. Voici le dirigeable vu de loin et de près avec sa croix de fer.

Dirigeable allemand L-49 tombé sur la commune de Bourbonne-les-Bains au retour d'un bombardement sur l'Angleterre

Pendant la guerre de 1914, on fait encore usage de ballons captifs comme postes d'observation, mais ensuite ils seront remplacés par des avions.

Les premiers chercheurs construisent des planeurs capables de se maintenir en équilibre en glissant sur l'air. Il manque alors juste une force mécanique pour les promouvoir sans trop les alourdir. Le moteur à explosion dont on parvient à réduire le volume tout en augmentant la puissance le permet et c'est le début de l'aviation.

En 1907, à Paris, un Sud-Américain, M. Santos Dumont parvient à décoller avec un petit appareil léger, la Demoiselle, et il franchit la distance de 30 mètres pour aboutir au premier exploit, soit boucler un circuit d'un kilomètre. Le Français Louis Blériot construit alors des appareils plus puissants avec un moteur d'environ vingt chevaux. À la grande stupéfaction des Anglais, il atterrit un jour sur leur île, en ayant franchi le canal de la Manche, ce qui représente un vol de 38 km. Puis le Genevois Durafour atterrit au sommet du Mont-Blanc avec un Blériot.

Un jeune Sud-Américain du nom de Géo Chavez franchit les Alpes le 28 septembre 1910, volant de Brigue à Domodossola. Il réalise alors un véritable exploit, mais il se tue à l'atterrissage. À la même époque, les frères Wright d'Amérique réalisent des exploits plus considérables encore. Tels sont donc les débuts de l'aviation.

Henri Cobioni, aviateur jurassien
Tué à La Chaux-de-Fonds, le 15 octobre 1912
Appareil avec lequel eu lieu l'accident



Meeting aérien de La Chaux-de-Fonds, 13 octobre 1912



Plus près de nous, en Suisse, le jeune Ernest Failloubaz de Vallamand-Dessus, dont le père vient alors de mourir, lui laissant une fortune considérable, se passionne également pour ce sport. Le père a fait fortune en fabriquant des vins avec des raisins secs qu'il mélange très volontiers avec ses propres vins du Vully et il en inonde la région avec des alcools bon marché.

Failloubaz fait l'acquisition d'un appareil Blériot et aménage un terrain d'atterrissement dans les marais d'Avenches. Il y fait ses premiers essais en compagnie de Grandjean, un frère de Marius du Restaurant du Lac à Vallamand-Dessous et du fils Cailler du château. Il entreprend même de construire des appareils et obtient par la suite le brevet no. 1 d'aviation.

Noceur et débauché, avec deux femmes passionnées et de nombreux amis dans son sillage, il se ruine en assez peu de temps. Miséreux et abandonné de ses copains qui ont largement profité de sa générosité, il se retrouve errant sur les routes. Il est alors recueilli dans une écurie pleine de vermine et, gravement atteint de tuberculose, il est hospitalisé à l'hôpital cantonal de Lausanne, où il meurt abandonné de tous. À son enterrement le corbillard n'est suivi que de deux fossoyeurs requis d'office. Un Avenchois de passage à Lausanne ayant appris tout par hasard qu'il s'agissait de la dépouille de Failloubaz lui fait la charité de l'accompagner jusqu'au cimetière. La génération suivante devait réparer tant d'injustices en lui érigéant une pierre tombale en face de l'entrée du Musée romain.

On assiste ensuite à l'organisation de meetings et d'exhibitions. Le premier à Planeyse voit accourir un nombreux public. On peut y voir de frêles appareils, on entend les pétarades des moteurs mais aucun ne parvient à décoller. Un second est organisé plus tard et satisfait mieux la curiosité du public. En effet un aviateur obtient le prix Suchard de 1'000 francs en survolant la ville de Neuchâtel.

Au tour de La Chaux-de-Fonds d'organiser un meeting. Le journaliste Bippert de la *Feuille d'Avis des Montagnes* ainsi que le pilote y trouvent la mort, leur appareil ayant capoté s'écrase à l'atterrissement.

Puis arrive la guerre de 1914, durant laquelle l'aviation fait encore des progrès. L'avion est principalement utilisé pour les reconnaissances, le repérage des batteries d'artillerie et pour en diriger le tir. Il sert aussi aux premiers bombardements dont les bombes n'excèdent toutefois pas le poids de 50 kg et le lancement n'est pas précis. Entre les deux guerres, l'aviation se développe dans le civil. Durant la guerre de 1939, on voit des gros bombardiers avec des bombes de 5'000 kg et des appareils de chasse rapides. Aujourd'hui ce sont des appareils avec fusées et demain peut-être l'avion atomique ! Vous pouvez juger par vous-même des progrès réalisés.

Au temps des premiers immigrants, il faut jusqu'à trois mois pour traverser l'Atlantique en voilier. Juste avant la dernière guerre, les paquebots les plus modernes ne

mettent plus que cinq jours, bateau moderne et rapide. Aujourd'hui en 1947, douze heures suffisent pour un avion moteur à essence et demain ? À la vitesse du son, moins d'une seconde ? Ce qui a fait dire à un économiste que la vitesse est un vice du 20^e siècle, avec beaucoup de raison, car elle gagne tous les actes de notre vie, nous sommes toujours plus pressés.

Au début du siècle, un savant français découvre les ondes électriques se propageant dans l'atmosphère. Un autre savant italien, Marconi, les utilise alors pour la propagation des sons. C'est le début de la radio sans fil. Les premiers appareils permettant de les capter nécessitent une haute antenne et un casque écouteur qu'on place sur la tête et enserrant les oreilles. Ce n'est que vers 1928 qu'on construit les premiers appareils que vous connaissez permettant de capter les émissions les plus lointaines avec une grande netteté.

Ajoutez à cela toutes les applications dérivant de progrès divers : ondes hertziennes, rayons Roentgen permettant de photographier à travers les corps, les nombreuses découvertes médicales, la radioactivité et le radium.

Dans le domaine pratique, la machine à écrire, à calculer, la caisse enregistreuse, les frigorifiques, etc. Et tout cela dans les 50 dernières années, donc inconnus au temps de ma jeunesse et qui, aujourd'hui, paraît si naturel.

De tels progrès sont d'autant plus remarquables qu'ils sont le produit presque exclusif de 150 années de notre

civilisation, dès la Révolution française. L'humanité a connu il y a quatre à deux millénaires de hautes civilisations, babylonienne, égyptienne, grecque et romaine, sans parler des civilisations asiatiques.

Le fanatisme religieux du christianisme a tout détruit par le feu. Un moine a incendié la bibliothèque de Constantinople contenant plus de 60'000 volumes des civilisations anciennes. Il a fallu les travaux et les recherches des archéologues pour nous en révéler la grandeur. Puis est arrivé le sombre Moyen Âge avec ses tortures, l'Inquisition et les bûchers. Galilée ayant découvert que la Terre était ronde doit adjurer publiquement à genoux pour échapper à la torture et au bûcher. Vanini, philosophe italien libre-penseur, a la langue arrachée et est brûlé vif. Pas bien loin de nous, dans notre pays, on brûlait les sorciers après d'horribles tortures.

Ce n'est qu'après la Révolution française, libérant la pensée, que l'humanité a pu reprendre sa marche ascendante avec des savants comme Lamarck, Cuvier, Laplace, Darwin et leurs successeurs partis à la recherche de la vérité pour les sciences exactes et qui, malgré leurs découvertes incontestables, voient encore de nos jours se dresser devant eux les métaphysiciens et les théologiens cherchant à perpétuer la vague de superstitions où l'on fait intervenir un ciel et un enfer pour soumettre et terroriser les hommes. Ils accusent avec impudence les vrais savants d'être de vils matérialistes alors qu'eux-mêmes,

contrairement à leurs enseignements, restent attachés aux biens de ce monde.

Le christianisme ne nous a laissé que son art religieux, ses cathédrales, ses merveilleuses peintures, ses alchimistes qui, à la recherche de la transformation des métaux vils en métaux précieux, ont créé les fondements de la chimie et, par voie de conséquences, son rapide développement.

Si l'on considère la durée des temps géologiques que les calculs de nos savants évaluent à 1'800 millions d'années et leurs recherches sur l'apparition et l'évolution de l'homme sur notre terre, on est obligé de constater que l'humanité est encore à son aurore, donc encore perfectible dans son intelligence, son savoir et ses réalisations. Que seront les hommes dans 1'000 ou 10'000 ans ?

3^e partie

Ma famille et mon compagnonnage en Suisse et en Allemagne



1882-1898

Mon enfance et mon adolescence

Je suis né le 8 février 1882, second de la famille. Ma mère a eu douze enfants dont cinq sont décédés de maladies infantiles. Ma prime jeunesse est sans histoire. J'ai fait ces maladies infantiles et en plus à l'âge de sept ans, j'ai eu une méningite qui m'a laissé de douloureux souvenirs.

Nous vivions la vie simple de l'époque, habillés d'une blouse. Nous avons tous été traînés dans la même poussette en joncs tressés qui cadrerait mal avec les belles poussettes et le luxe dont on entoure aujourd'hui les enfants.

TONNEAUX

M. Emile Gnehm, tonnelier, au Locle.
offre à vendre, à un prix raisonnable,
une vingtaine de tonneaux travaillés à
neuf, de la contenance de 140 à 150 litres.

Annonce de la Feuille d'Avis de Neuchâtel, 26 septembre 1886

Du café de la Poste où je suis né, mes parents s'installent une année après dans notre petite Croix d'Or. Ma mère y tient la pension et mon père exerce son métier de tonnelier. De par leurs occupations, nous n'avons guère de vie de famille. Nous devons nous éduquer un peu tout seuls, les grands s'occupant des plus petits. Le dimanche nous est pénible, toutes les familles voisines partent en

promenade et nous, nous restons à nous ennuyer autour de la fontaine. Quand nous devenons plus grands, les voisins nous invitent parfois à les accompagner. C'est ainsi que je visite pour la première fois le Saut du Doubs avec la famille Jacot-Descombes, ancien juge de paix. Nous allons même en barque, j'en suis ravi, c'est un de mes premiers souvenirs.



Emile Gnehm et ses amis un dimanche au bord du Doubs, cirque de Moron, août 1919

À cette époque, vers 1890, il n'y a ni cycles, ni autos, même pas le Régional des Brenets. Les gens font alors de longues randonnées à pied. Les beaux dimanches, le long de la route du Col, c'est un véritable cortège de citadins se rendant dans les cafés des environs qui, plus nombreux qu'aujourd'hui, connaissent une grande affluence et où les sociétés locales organisent des kermesses.

Pas gâtés comme aujourd'hui, ces simples sorties dans nos sites et pâturages de notre beau Jura nous procurent

de grandes joies. Nous ne savons pas alors ce que c'est d'avoir de l'argent. Nos parents ont autre chose à faire que de nous en donner, les autres gamins d'ailleurs aussi. Lorsque nous faisons les commissions pour les voisins, nous recevons bien rarement 5 centimes que nous convertissons en bâtons de jus et que nous mettons dans une bouteille avec de l'eau pour en faire de l'eau de jus. Aujourd'hui il faut déjà donner quatre sous à un gamin pour le décider et encore s'il ne le fait pas de mauvaise grâce.



La famille Gnehm en promenade vers le Saut du Doubs, 22 juillet 1922

À l'époque, nous avons comme voisins les Barbezat-Baillod du Phare, fabricants d'horlogerie, qui ont quatre garçons dont le plus jeune, Philippe, a mon âge. Dans cette famille très pieuse, ils sont éduqués dans une discipline rigoureuse. Pendant leurs vacances, ils doivent scier, fendre et porter deux toises de bois. Ils m'associent à ce travail et nous recevons alors 5 francs chacun afin de faire une course de trois jours.

Lors de la première excursion, j'ai onze ans. Tout à pied, notre sac d'école au dos garni de victuailles sur le dos, nous partons par Morteau visiter les sources et les gorges de la Loue.



Café des Roches de Moron, vers 1910

Le premier soir, nous dormons à Villafaut. Le lendemain, passant par Doubs et Pontarlier, nous marchons jusqu'aux Bayards chez de leurs parents pour rentrer le troisième jour par La Brévine. Nous ne boudions pas les kilomètres !

L'année suivante, toujours à pied, nous visitons une exposition à Yverdon en passant par le Creux-du-Van. Le second jour, nous arrivons à Boudry chez leur grand-père, le notaire Baillod. C'est la première fois que je vais dans le Bas. Il y a un grand verger et nous avons reçu la permission d'aller manger des prunes sur les arbres. Je suis émerveillé, je n'en ai jamais tant vu et surtout tant mangé. Nous étions plus naïfs qu'aujourd'hui. Le troisième jour nous rentrons par les Ponts et les Entre-Deux-Monts.

Partant le samedi après-midi, nous allons parfois jusqu'à Sainte-Croix et au Chasseron pour le lever du soleil, retour le dimanche. De même pour Chasseral. Il nous arrive aussi de partir le dimanche vers 5h00 pour aller nous baigner à Colombier et retour. La jeunesse d'aujourd'hui ne marcherait plus comme ça !

Ma première sortie dans le monde est antérieure. En 1891, nous passons une partie de nos vacances à Renens chez notre tante Jetter et son fils. Le cousin Jetter, que vous avez connu est alors comptable dans une fabrique de bois de fusils et plus tard il sera chef de bureau au Polytechnicum de Zurich. Je dois en passant rendre hommage à leur gentillesse.

C'est la première fois que je prends le chemin de fer, j'ai neuf ans. J'entre alors pour la première fois dans un monde inconnu. Notre tante nous a conduits à Lausanne et une fois à Vevey. Nous étions en extase devant tant de choses nouvelles pour nous et l'accent vaudois très prononcé de l'époque nous amusait. Cette année-là fut célébré le 600e anniversaire de la Confédération.

En 1893, on assiste à une sécheresse désastreuse. Il ne tombe pas une goutte de pluie de la fin avril jusqu'au dernier lundi de juillet. La campagne est calcinée, surtout notre Jura pierreux. Les troupeaux doivent être abattus. La viande se vend alors 50 centimes le kg. Le Doubs est complètement sec.

Le rare bétail conservé erre dans les forêts se nourrissant des branches des sapins. Les fontaines ne

donnent plus qu'un filet d'eau. Même l'eau de la nuit doit être recueillie pour les besoins ménagers.

Cette même année tard en automne, lors de leur assemblée au Locle, les membres du Club Alpin expérimentent la première paire de skis venant de Norvège. C'est Koetzli qui les chausse. Mon père étant tonnelier, j'en fais tout de suite une paire au moyen de deux douves de tonneau sur lesquelles je cloue une vieille paire de caoutchouc et pour le bâton, une cime de sapin à laquelle je laisse le bout de quatre branches sur lesquelles je fixe une rondelle de fer,



Vers Pouillerel, 1898 et 1900

le bout se terminant par une grosse vis. Je suis alors un des tout premiers skieurs de chez nous. Beaucoup vont m'imiter jusqu'à l'apparition sur le marché de skis véritables.

Pour la suite de ce récit, je me vois obligé de parler de moi-même, quoiqu'il n'appartienne qu'aux grands esprits de ce monde d'écrire leur biographie. Ceci n'en est pas une, ce serait prétentieux, mais cela caractérisera ce qu'était la vie à cette époque ainsi que son évolution.

Il n'existe pas encore d'écoles enfantines. Tout petits, on nous a mis dans une école privée jusqu'à l'âge de sept ans, puis nous avons fréquenté l'école primaire jusqu'à quatorze ans. Je n'étais pas très doué, jamais dans les premiers, j'avais l'esprit plutôt lent et étais accablé d'une grande timidité. J'avais une écriture épouvantable, la grammaire et l'orthographe c'était lamentable. J'étais par contre très fort en calcul.

De constitution plutôt chétive, j'étais assez grand pour mon âge, maigre et efflanqué, les cheveux roux et la figure pleine de taches de rousseur. J'étais accablé d'une grande timidité qui s'est d'ailleurs manifestée tout au long de ma vie. Tout cela se traduisait par un complexe d'infériorité qui a influencé mon caractère. J'étais renfermé et solitaire, ne frayant que les autres gamins de la rue. J'avais un grand souci de mon avenir. Cependant, assez intelligent pour m'en rendre compte, je cherchais à y remédier en forçant mon caractère.

Les moyens employés vous feront sourire. À l'école, pendant les récréations, j'allais au pas de course à travers champs jusqu'au-dessus de la Combe-Girard. Je rentrais de l'école au pas de course également. Pour acquérir de l'endurance, je partais de la maison par une violente tempête de neige, je courais jusqu'à la Rançonière et aux

gorges du Bied, et rentrais par le Col France, luttant contre les éléments, me grisant de cette solitude sauvage.

Pour me donner du courage, je quittais la maison à la nuit tombante. J'allais au Col-des-Roches et après le second tunnel des Brenets, la nuit étant venue, je gravissais le sentier escarpé qui accède au point de vue des Roches Voumard à travers une forêt sauvage pour en sortir par les Monts. Le silence de la nuit était troublé par le cri d'un oiseau qui s'envolait subitement ou par un caillou qui dégringolait la pente. C'était impressionnant et il me fallait résister à la peur.

Plus tard je devais compenser cet état de fait par un travail assidu, conscientieux et acharné. J'ai d'ailleurs été partout considéré par mes patrons comme un bon ouvrier. Lorsque nous nous sommes mis à notre compte, votre mère et moi, nous avons dû beaucoup travailler, obligés que nous étions de partir de presque rien. Et les temps étaient plus durs qu'aujourd'hui.

L'école primaire ne m'a pas laissé de très bons souvenirs et n'a guère contribué à mon développement. Nous avions encore de ces vieux régents de la vieille école dont nous recevions plus de coups de règle sur les doigts et de taloches que de savoir. Il y avait en particulier le père Thiébaud et le vieux Urbain Clerc avec lequel j'ai fait ma 2^e année.

Comme matériel scolaire nous avions de longues tables, on nous parquait à raison de dix à douze par table, nous étions soixante élèves.

L'hygiène était déplorable avec cette promiscuité. On voyait les poux se balader sur cette longue table et nous en attrapions tous. Tous les matins on nous passait à la peignée sur une feuille de papier et on écrasait les poux avec les ongles. La méthode d'éducation ! Tous les jours pour nos devoirs, de la poésie et des mots à apprendre par cœur et c'était tout. Aussi étions-nous tous des ânes. Les enfants de riches recevaient des leçons particulières.

Le résultat d'ailleurs d'une telle méthode ne se fit guère attendre. Sur soixante élèves, trente ne furent pas promus et les autres, je suppose, passèrent de justesse. J'étais naturellement du nombre des premiers.

En classe nous étions calfeutrés, on n'ouvrait jamais une fenêtre. En rentrant des récréations, nous étions suffoqués par cet air vicié. À l'âge de sept ans j'ai eu une méningite, aussi étais-je très sensible et cet air vicié me provoquait journallement de violents maux de tête. J'en ai d'ailleurs souffert jusqu'à l'âge de vingt ans.

Dans les habitations d'ailleurs, il en était de même où l'on habitait en familles nombreuses. Les gamins n'étaient pas resplendissants de couleurs et de santé comme de nos jours. Nous étions presque tous très pâlots et sensibles aux maladies infectieuses.

Enfin les cadres dans l'enseignement se sont rajeunis. Pour ma seconde année de 2^e, mon nouvel instituteur était M. Gaberell, un jeune qui devint plus tard professeur à l'École de commerce de Neuchâtel et que je devais retrouver vingt ans plus tard comme libre penseur.

En première année j'ai eu comme instituteur Julien Tissot, c'est grâce à lui que j'ai fait des progrès, mais un peu tard. Puis je fréquentai la 1^{ère} et la 2^e secondaire.

À cette époque, mon père avait un dépôt de bière de la brasserie du Saumon à Rheinfelden. Le matin avant l'école, il fallait mettre un tonneau de bière en bouteilles, après le dîner également et le soir il fallait aller livrer dans les épiceries et chez les particuliers. Nous allions jusqu'aux Frêtes par les Malpierres, la route du col étant impraticable avec un petit char à bras. Puis au retour je devais laver les bouteilles.

Le jeudi après-midi, seul après-midi de congé des écoles, nous allions chez les riches faire des mises en bouteilles de vins fins. Mon père avait été gravement malade et il s'en ressentait, aussi c'est moi qui avais la plus grosse charge. J'en ressentais la fatigue et mes devoirs pour l'école s'en ressentaient également. Aussi ces années d'école secondaire ne m'ont pas laissé grand-chose.

La vie était difficile dans tous les métiers. On décida de faire de moi un fonctionnaire, dans les Postes si possible.

J'ai fait ma communion à l'Église allemande où mon père était Ancien d'Église. Après cette dernière, ma mère m'encouragea à sortir le dimanche avec les autres catéchumènes, car nous avions décidé de nous retrouver chaque dimanche. Nous étions sept, et parmi eux un Jacot de la rue des Envers, fils de patron graveur qui menait la barque. L'argent avait infiniment plus de valeur qu'aujourd'hui, on n'en avait pas beaucoup. À l'intention

de ces sorties, ma bonne mère me donnait 2 francs par dimanche. Pour moi c'était beaucoup et je lui en étais infiniment reconnaissant. Les deux premiers dimanches, tout se passa bien, mais le troisième tout changea. Notre fils de patron graveur Jacot recevait lui 5 francs par dimanche, il pouvait donc faire les choses plus largement et il nous engagea dans des dépenses dépassant nos moyens. Si bien que je n'ai pas pu payer la totalité de mon écot ; j'en ai été blessé dans mon amour-propre et me plongeai plus profondément encore dans mon sentiment d'infériorité. J'en devins plus renfermé encore et plus soucieux.

1898-1901

Je deviens boulanger

En 1898, par un échange avec une jeune fille de la Suisse allemande, on m'envoya à Hombrechtikon, au-dessus de Stäfa dans le canton de Zurich, pour apprendre



Photo aérienne du village de Hombrechtikon, 1931

l'allemand. C'était dans une famille Staub, boulangerie et café, vers l'église. Ma mère m'accompagnait. À notre passage à Zurich, nous avons assisté à l'inauguration du Musée National, il y eut un magnifique cortège historique, chaque canton ayant envoyé un contingent. Seul celui de Neuchâtel était restreint, vu qu'ils organisaient cette même année le cinquantenaire de la République, auquel je n'ai pu assister. Ce grand musée, situé droit derrière la gare, ouvrait ses portes, et nous l'avons visité. Il en vaut la peine et si jamais l'occasion vous en est offerte, profitez-en pour le visiter à votre tour.

C'est aussi à cette occasion que j'ai vu à Zurich le dernier tram hippomobile sur la ligne d'Aussersihl.

À Hombrechtikon, je fréquentais l'école supérieure. Les méthodes d'instruction étaient bien supérieures à celles du Locle. J'ai appris la langue avec facilité et fait de grands progrès. Bon marcheur, je faisais de nombreuses courses dans la région. J'allais à Zurich à pied, nous avions comme voisin un horloger, très instruit et qui s'occupait un peu de moi. Il m'invita un dimanche à l'accompagner à une excursion au glacier du Glärnisch dans le canton de Glaris. C'était la première fois que j'allais dans les Alpes.

Au bout de neuf mois, des places ayant été mises au concours dans l'administration des Postes, on m'a fait rentrer au Locle pour postuler. J'ai été convoqué à Neuchâtel et ce fut un échec naturellement. Quoique les examens se soient très bien passés pour moi, mais avec mon écriture... Nous étions une centaine à postuler pour douze places et sans protection, qui à cette époque jouait un grand rôle, c'était fatal. J'ai donc dû chercher dans une autre direction.

C'est tout à fait par hasard que je suis devenu boulanger. Il me tombe sous la main une feuille mentionnant la durée d'un apprentissage dans les différents métiers. L'apprentissage de boulanger, de deux ans, était le plus court et coûtait 200 francs. Désireux de me libérer le plus vite possible et de ne plus être à la charge de mes parents, je me suis donc décidé pour celui-ci.

J'ai donc fait deux ans à Langenthal chez Boelen de 1900 à 1901. C'est un centre agricole industriel et commerçant important: tissage de toile, machines, porcelaine, grand commerce de fromages et foires importantes. C'était à l'époque du rachat des chemins de fer et j'ai vu le 1^{er} janvier 1900 le premier train des CFF tout décoré vers 1 heure du matin, c'était le direct de nuit Zurich - Genève.

Pour bien finir d'apprendre l'allemand, je m'abstenaïs de tout rapport avec les Welches de l'endroit, si bien que je le parlais aussi couramment que le français.

Puis ce fut mon départ pour la vie. J'ai pris mon premier emploi à Menzingen dans les montagnes zougoises pour la saison d'été, au salaire de 35 francs par mois, nourri et logé bien entendu. C'était pour l'époque un salaire normal pour un ouvrier sortant d'apprentissage. Un premier garçon dans une grande boulangerie gagnait 60 francs maximum.



Menzingen, 1904

Menzingen est un des bastions du catholicisme aux nombreux instituts et couvents. Le pont et la route franchissant le Tabel, gorge étroite et profonde, n'existaient pas et la localité n'était accessible à pied que par un sentier escarpé depuis la ville de Zoug, cité historique ancienne d'un beau cachet. On descendait du train à Baar. C'est ainsi que je suis arrivé à Menzingen, une



Menzingen

lourde valise à la main, après cinq kilomètres de montée, par un soleil ardent, chez mes premiers patrons au *Gasthof zum Schwert* chez Eggli-Roth alt Landamans-Sohn.

Je ne m'y trouvai pas en pays tout à fait inconnu, car j'y ai trouvé là des Locloises, pensionnaires à l'Institut, la fille Moreau qui a marié Kleula marchand de cigares et une fille Billod marchand de vin du Col.

À ma première paie, j'ai regardé pour de bon mes sept pièces de 5 francs, je n'en avais jamais tant possédé. J'en ai gardé une longtemps en souvenir.

Au nord, les gorges profondes de la Sihl et le village d'Etzel sur territoire zurichois. Au sud le Morgarten et Aegeri avec son petit lac dominé par le Satschalbenberg, station de villégiature.

J'avais 19 ans, et je devais me présenter au recrutement. À cette époque on passait des examens pédagogiques, les notes allant de 1 à 4. Dans le classement par canton, quant aux résultats, le canton de Zoug était le 22^e, rien d'étonnant d'ailleurs à cela. La plupart des classes étaient tenues par des Sœurs n'ayant vraisemblablement reçu qu'une formation pédagogique bien imparfaite et où la religion était prédominante.

Le chef de section nous a convoqués pour nous inscrire. C'était un solide vieillard de 82 ans jouissant d'une grande considération comme ancien capitaine à la guerre du Sonderbund. Nous étions cinq jeunes gens du village, un Zurichois ouvrier ferblantier et moi. D'un ton bourru dans lequel perçait l'esprit de clocher, il nous a dit à tous les deux, qu'il espérait que nous ne ferions pas descendre le classement du canton. Le recrutement dura 4 jours que nous avons passés à la caserne de Zoug ; pour améliorer le rang du canton, nous avions trois jours d'école avec les régents de tout le canton.

J'ai déjà écrit que faute de mieux, j'étais très fort en calcul. À titre d'épreuve on nous dicta un problème très difficile. Sur une centaine que nous étions, j'ai été le seul à le résoudre et en un temps très court. J'y ai gagné en considération. Puis le quatrième jour ce fut le recrutement avec la visite sanitaire et l'examen pédagogique qui se déroula au mieux. Le Zurichois et moi, ainsi qu'un gars du village qui était étudiant, avons obtenu les meilleures notes, soit quatre fois un. Mille cent onze comme on disait. Nous étions les meilleurs du canton. Rentrés au village, on nous tenait en haute considération. Nous devions aller

chercher nos livrets de service chez le vieux chef de section qui habitait à une demi-heure du village, ces communes de montagnes étant très étendues. Il nous a fait dire qu'il viendrait lui-même nous les apporter car dans son contentement, il voulait nous féliciter et nous payer une bonne bouteille.

Puis arriva la fête du Saint du village, comme la Bénichon chez nous. Il y avait bal le soir chez mes patrons. Je ne pensais pas y aller mais mes patrons ont insisté pour que j'y participe. Je ne dansais pas mais ils m'ont poussé à inviter une jeune fille, ce que j'ai fait, pensant l'inviter pour une danse. Mais je ne connaissais pas les us et coutumes de l'endroit. Elle me répondit qu'elle devait demander l'autorisation à ses parents. Ayant été agréé par ces derniers, j'ai dû aller m'asseoir à leur table et danser toute la soirée avec la même fille.

Le dimanche suivant, j'ai été invité dans sa famille et on me forçait ainsi à une fréquentation que je n'avais pas cherchée, surtout que la saison touchait à sa fin et que j'allais quitter le village.

Juste à ce moment, le pâtissier du village venait d'être nommé huissier du Conseil d'État. On me fit entrevoir que je pourrais reprendre son commerce et me marier, moyennant bien entendu que je me fasse catholique. Pensez donc, moi qui avais décidé de voyager et de faire mon tour de Suisse, n'ayant pas même encore fait mon école de recrue, si je tenais à m'encoubler dans un jupon et de surcroît, à me noyer dans un bénitier ! Je me vois encore à côté de son métier à tisser la soie, m'en montrant le

fonctionnement. C'était un long châssis de bois, avec un rouleau derrière sur lequel était enroulée la trame et un rouleau devant sur lequel s'enroulait l'étoffe tissée. Deux cadres soulevaient alternativement au moyen de deux pédales, la moitié de la trame. De l'index de chaque main, elle lançait la navette. Un troisième cadre descendait chaque fois pour serrer le fil.

C'était à cette époque une industrie à domicile. Il y avait de ces métiers presque partout, quelquefois même plusieurs dans chaque ménage. En travaillant de six heures du matin jusqu'au soir, elles arrivaient à gagner entre 1.20 et 1.50 franc par jour.

Mais mon départ approchait, mon engagement touchant à sa fin. Il était encore de coutume à cette époque dans l'artisanat qu'un ouvrier fasse son tour de compagnon, qu'il visite et travaille dans différentes régions pour se perfectionner dans son métier et se procurer ainsi, au hasard de la route, un nouvel emploi. On considérait alors ceux qui n'en avaient pas le courage et qui se plaçaient par les journaux, comme des masettes. Je ne voulais pas faillir à la tradition.

Nous avions droit à la passade dans la localité où l'on arrivait le soir, mais on exigeait dans la règle un trajet d'au moins 20 km et il fallait posséder moins de 2 francs. J'ai donc expédié ma dernière paie à la maison, ne gardant que quelques menues monnaies. J'ai fait coudre ma première pièce de 5 francs, que j'avais conservée, comme réserve, dans la doublure de la poche gauche de mon gilet pour qu'elle se confonde avec le rond de ma montre et ne soit

ainsi pas apparente. Je voulais jouer le jeu dans les règles et être apte à me débrouiller au jour le jour.

Je suis parti par une magnifique journée d'arrière automne, le 29 octobre 1901.

Ma mie m'a accompagné jusqu'en dehors du village où j'ai pris le sentier descendant dans les gorges de la Sihl qu'on traversait sur une petite passerelle de bois. Une larme à l'œil, elle m'a fait promettre de lui écrire, ce que j'ai fait un mois plus tard, de retour au Locle. Pour la dépister, je me suis rendu à Villers et je lui ai écrit une carte lui disant que j'étais en route pour Paris. J'avais tenu ma promesse.



Villers-le-Lac, vers 1910

Peu de temps après, je suis arrivé au bord du lac de Zurich, à Wädenswil et longeant la rive gauche du lac, à Rapperswil où j'ai pris mon premier

billet de logement, donnant droit à une soupe et du pain le soir, la couche et au déjeuner à un bol de café au lait sans crème et du pain. C'est là que l'on m'a établi mon carnet de voyage, sur lequel on tamponnait notre passage. En cours de route, on sollicitait du travail dans les boulangeries en présentant le livret d'ouvrier ou l'on demandait également un viatique au coût peu considérable, soit cinq centimes, ou sur demande du pain, quelquefois les deux mais comme on arrivait facilement à

retaper 20 boulangeries d'un jour, cela nous faisait 1 franc qui à cette époque avait de la valeur. On gagnait presque autant qu'en travaillant.

Pour 50 centimes on achetait du pain, un cervelas et une chope. Sur la route, on se retrouvait avec d'autres compagnons. C'était une bonne aubaine lorsque l'on se trouvait en compagnie d'un compagnon boucher, car comme viatique il recevait volontiers un cervelas ou une saucisse. Je fournissais le pain, lui la viande et avec une chope de bière à 15 centimes, on s'en tirait fort bien. En cours de route, nous croisions les compagnons venant en sens inverse. Nous nous abordions par une salutation spéciale « *Servus* » prononcée « *servouss* » et l'on se renseignait mutuellement sur le parcours effectué et sur les bonnes ou mauvaises passades.

Il y avait deux catégories de trimardeurs bien distinctes. Les compagnons, jeunes artisans faisant leur tour de compagnonnage et les vieux trimardeurs dévergondés et professionnels. Nous les avions en mépris et nous les appelions les *Speckjäger* (chasseur de lard) en français. Tireurs de pieds de biche (sonnettes), mendians en cours de route pour boire de la goutte.

Ma seconde étape m'a conduit à Hinwil. Là on nous a donné en supplément un plat de viande offert aux compagnons par un gros industriel de la localité en souvenir du tour qu'il avait lui-même réalisé comme jeune artisan. Il s'est installé là comme mécanicien et il a développé son entreprise qui est devenue une fabrique importante de tracteurs et de machines agricoles.

Puis par étapes successives, ce furent Pfäffikon, Egg, Meilen, Zurich et Niederglatt. De cette dernière localité, je me suis rendu à Kaiserstuhl au bord du Rhin où nous avions une tante, sœur de mon père. J'y ai été reçu à bras ouverts, car la tante n'en revenait pas, que moi, fils de bonne famille, je puisse être sur le trimard. Quand j'ai voulu repartir, elle m'a retenu durant 3 jours. Sans me consulter, elle avait écrit à mes parents pour qu'ils m'envoient 20 francs pour mon retour, ce qui a mis fin à ma première étape.

Ne pouvant plus bénéficier de la passade, j'ai fait la route à pied jusqu'à Bâle où j'ai pris le train qui m'a ramené au Locle.

1903-1905

Mes pérégrinations diverses en Allemagne et en Suisse

À la maison, il n'y avait pas beaucoup de travail pour moi à cette saison, et je n'ai pas trouvé de place. La veille de Noël, il faisait une formidable tempête de neige. À notre petite Croix d'Or, nous logions les trimardeurs. Vers le soir, en voilà un qui s'amène ! C'était notre cousin Louis Wind, jardinier de son état. Le fils de la tante de Kaiserstuhl que je venais de quitter. Nous l'avons retenu jusqu'au Nouvel An. C'est là qu'il m'a confié qu'il voulait aller en Allemagne, jusqu'à Hambourg et s'engager sur un bateau.

Cela m'a séduit et j'ai décidé de repartir avec lui. À ma grande surprise, mes parents n'ont fait aucune objection. Nous sommes donc partis le 2 janvier 1903. Il pleuvait sur cet amas de neige, c'était un broyot formidable. Je me rappelle encore notre passage sur l'avenue Léopold-Robert à La Chaux-de-Fonds, où j'ai trouvé pour 3 francs de timbres-poste. C'était une bonne aubaine.



Avenue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds, 1901

Nous avons ensuite gagné le Vallon de St-Imier par la Cibourg, toujours par la pluie et le broyat, pour arriver le soir à Sonceboz, où nous avons pris la passade. Nous étions gelés et trempés jusqu'aux os et nous avons tordu nos chaussettes pour extraire toute l'eau. Nous n'avons pas gardé un bon souvenir de ce patelin. Après avoir mangé notre soupe et notre morceau de pain, nous nous sommes installés près du fourneau pour nous sécher un peu et pour nous réchauffer. Nous pensions que nous pourrions rester après avoir commandé une consommation mais non, on nous a expédiés dehors en nous disant que les trimardeurs n'avaient pas le droit de rester au café après 8 heures du soir. Depuis, Sonceboz m'a toujours été antipathique et j'y pense encore aujourd'hui chaque fois que j'y passe.

De là, pour notre seconde étape, nous sommes allés à Delémont. L'atmosphère y fut plus sympathique. Après le menu traditionnel, la soupe et le pain, on nous a apporté un plat de ragoût en supplément. C'était un don en faveur des compagnons de la part de la société du Grütli, cette société étant constituée par des artisans et ouvriers ayant eux-mêmes en son temps fait leur tour de Suisse. Ce geste était généreux aussi l'avons-nous apprécié et avons exprimé notre reconnaissance aux membres de la société présents. Le temps s'est mis au beau, il a fait même assez chaud pendant les quinze jours qui ont suivi. Le troisième jour nous sommes arrivés à Bâle, à l'auberge de la ville. Dans les petites villes ou bourgades, avec le billet de logement, nous allions dans une *Herberge* (auberge) de la localité. Bâle avait un grand dortoir de cent lits spécialement aménagés à cet effet. De plus on y était soumis à une visite sanitaire, spécialement pour dépister

ceux qui avaient de la vermine. Ces derniers étaient dirigés vers l'hôpital pour y être désinfectés avec leurs effets.

Cela se passait dans le hall. Les poux se tenaient toujours dans les plis des habits, principalement dans le col de la chemise. Nous devions nous asseoir sur une chaise et on nous retournait le col de la chemise. Nous étions plus de quatre-vingts, beaucoup de *Boches* et parmi eux un garçon de café, un Prussien à la grande gueule et en habit noir avec frac, manchettes, plastron et col. Quand son tour est arrivé, il a refusé obstinément toute visite, assurant qu'il était propre. Il a cependant dû y passer, ce qui a déclaré un grand éclat de rire et de sarcasmes, le gaillard n'ayant pas de chemise, il avait seulement le plastron, le col et les manchettes en papier !



Bâle, 1896, extrait du plus ancien film bâlois

Le lendemain, le quatrième jour, nous avons franchi la frontière allemande. Devant le poste de douane patrouillait un jeune douanier, botté, sanglé, impeccable, au pas cadencé, un fusil sur le bras. Il nous a arrêtés d'un *Halt sec*

et sonnant. Cela changeait d'avec la bonhomie de nos douaniers et avec la nonchalance des douaniers français. Cette *Gründlichkeit* n'était pas sans nous impressionner, on changeait de climat politique.

En Allemagne, l'organisation des passades était bien ordonnée et relevait de l'État. Il y avait une station officielle tous les 15 à 20 kilomètres, car il y avait aussi la passade de midi, ainsi que des bureaux officiels de placement où l'on pouvait s'enquérir des places vacantes. Dans chaque station il y avait un dortoir bien aménagé et administré par un retraité ou un pensionné de l'État, principalement des invalides de la guerre de 1870.

Le nombre de trimardeurs était beaucoup plus important qu'en Suisse. Il y avait même des gamins de quatorze ans. L'Allemagne déjà fortement industrialisée devait d'ailleurs à cette époque souffrir d'une crise de chômage.

C'est ainsi que nous sommes arrivés à Mülheim, entre Bâle et Freiburg im Breisgau. Pour chaque passade obtenue, on devait deux heures de travail. Nous devions parcourir 12 km de route le matin pour avoir droit à la passade de midi et refaire 12 km l'après-midi pour celle du soir, mais il nous arrivait fréquemment de faire 40 à 50 km d'un jour, sans difficulté.

À Mülheim, le hasard nous a fait découvrir une bonne combine. Mon cousin Louis Wind avait passé ses premières années au Locle où son père était peintre en voitures, aussi savait-il le français. Nous échangions nos

impressions dans cette langue, ce qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des autres. L'un d'entre eux s'est approché de nous en nous disant qu'il désirait aller à Paris. Il nous a alors demandé de lui écrire une lettre en français, expliquant qu'il était un ouvrier à la recherche de travail, et se recommandait pour un secours. Comme nous avons pu nous en rendre compte, Paris et Genève attiraient ces gaillards. Nous nous faisions payer une chope de bière ou une *Wurst*, petite saucisse genre wienerli pour écrire les lettres en français. Nous en avons écrit quatre ce soir-là. Le lendemain, nous avons acheté du papier à lettres et des enveloppes. À chaque station nous recommencions notre combine.

Le jour suivant nous étions de passage à Freiburg im Breisgau, belle ville assez importante avec sept clochers d'églises, tous les monuments en pierre rouge, comme l'hôtel de ville de Bâle. Là tout allait se gâter pour nous. Dans la matinée, un vol de 20'000 marks a été commis et dans son investigation, la police interrogeait tous les trimardeurs. Dans chaque patelin, nous étions importunés et la raideur de ces agents, tous prussiens et arrogants comme ils le sont tous, nous a détournés de notre projet d'aller jusqu'à Hambourg.

Aussi avons-nous pris la décision de regagner la Suisse, mais pas tout de suite. Nous voulions visiter la Forêt-Noire en poussant jusqu'à la source du Danube à Donaueschingen pour rentrer ensuite en Suisse par Schaffhouse. C'est un beau pays avec de belles forêts. C'est dans cette région que se fabriquent les réveils et pendules ainsi que les musiques de baraques foraines et les pianos

électriques ou orchestrions. La population était aimable et avenante sauf l'élément prussien qu'elle détestait d'ailleurs et ne s'en cachait pas.

Trois jours plus tard, en passant par Willingen, localité industrielle, nous arrivions à Donaueschingen. Le Danube

a trois sources ; la principale sort d'un rocher avec déjà de la puissance dans le parc de la résidence du Duc de Baden. Seule cette partie est



accessible au public. De là, nous avons fait étape à Blumberg, joli village campagnard dans lequel nous avons été très bien reçus. C'est dans cette localité qu'a pris fin la guerre de 1939 à 1945. En effet les SS allemands s'y étaient retranchés et livrèrent leur dernière bataille avec l'armée française. Le malheureux village fut détruit.

À une journée de marche de cet endroit, nous avons retraversé la frontière pour arriver à Schaffhausen et visiter les chutes du Rhin. Remontant cette rivière, nous avons traversé Diessenhofen, Steckborn, Kreuzlingen et la ville de Constance. Puis longeant le lac, nous avons passé par Altnau, Romanshorn, Arbon, Rheineck, Rorschach et Sankt-Margrethen. Nous avons traversé le pont sur le Rhin au premier village autrichien puis retour pour la ville de Saint-Gall, et Herisau en Appenzell, Flawil et enfin

Winterthur. Nous étions partis du Locle par un temps affreux, mais depuis Delémont et durant toutes ces étapes successives, nous avons eu un temps merveilleux. Il faisait beau et même chaud.

Lorsque nous quittions au matin la *Herberge*, un loustic lançait sa casquette en l'air pour voir la direction qu'il voulait prendre. Libre d'aller là où bon lui semblait, un autre s'écriait d'un ton pathétique « *Bon Dieu, laisse tomber de l'argent, de pauvres diables sont là* » puis par petits groupes, chacun prenait la direction qu'il avait choisie, libre comme l'air, s'accompagnant de chansons de route et abattant sans fatigue des étapes de 30 à 40 kilomètres. De passage à Hallau qui possède un vignoble, nous y avons bu un demi de vin rouge clairet à 30 centimes le demi.

Effectivement 1900 avait été une formidable année du vin. À Schaffhouse, la ville avait organisé des chantiers de travail pour chômeurs. On nous a offert du travail à 30 centimes de l'heure, huit heures par jour, soit 2.40 francs par jour, le dimanche excepté. Naturellement nous avons dû refuser, nous n'y aurions pas gagné notre vie et y aurions aussi laissé nos chaussures et nos habits. En principe, on ne devait pas refuser du travail, car on pouvait nous reconduire à notre commune d'origine. Mais ils ont très bien compris notre refus, surtout qu'en principe on ne pouvait pas nous contraindre de travailler en dehors de notre profession.

Et partout nous avons rencontré de braves gens et étions bien accueillis. Si les peuples n'étaient pas divisés par des frontières, des nationalismes exacerbés par des

diplomates et politiciens, ils seraient bien près de s'entendre entre eux. J'ai gardé de ces journées de voyages un souvenir inoubliable, j'en ai même eu quelques fois la nostalgie. Ainsi lorsque nous tenions notre petite Croix d'Or au Locle, nous hébergions les *Billets de Logement*. Lorsque je voyais repartir de véritables compagnons, j'aurais voulu pouvoir reprendre la route avec eux.



Obergasse, Winterthur, 1910

Mais à Winterthur, le temps avait changé. Une formidable tempête de neige avait recouvert la région d'une couche de 60 centimètres. Les trains étaient bloqués. L'on vint nous chercher pour dégager la gare. On nous payait 5 francs de notre journée. C'était à l'époque un beau salaire.

Puis j'ai trouvé une place comme boulanger à l'Obergasse. J'ai donc dû me séparer de mon cousin Wind, qui lui poursuivait sa route. Sortant de ma poche de gilet la pièce de 5 francs que j'y avais cousue comme réserve, nous avons bu ensemble un bon verre. Je lui ai remis 2 francs et il a continué son trimard.

Je n'ai travaillé qu'un mois à Winterthur, mes parents m'ayant écrit qu'une place de boulanger était libre au Locle chez Lanz et qu'ils désiraient que je prenne cette place. J'ai donc pris le train pour Zurich où ayant une heure d'attente pour poursuivre mon voyage, j'en ai profité pour sortir de la gare. Par un hasard vraiment extraordinaire, je suis tombé sur mon cousin Wind que j'avais quitté un mois plus tôt. Toujours sur le trimard, il avait fait tous les petits cantons. Nous avons brièvement fêté cette rencontre, pour nous séparer à nouveau. Il était engagé dans les CFF comme contrôleur. Nous devions nous retrouver cinq ans plus tard à Genève, où il faisait quelquefois l'express de nuit, arrivant à une heure du matin.

J'ai travaillé deux ans au Locle pendant lesquels j'ai fait mes écoles de recrues et de cadre à Thoune pour devenir sergent d'administration dans la Compagnie n° 2 de subsistance.



Cuisine roulante de campagne : à droite, Emile Gnehm

Désireux de voyager encore pour me perfectionner dans mon métier et aussi pour connaître d'autres horizons, j'ai travaillé successivement à Lausanne et à Vevey, pour prendre ensuite une place plus stable et intéressante à Montreux chez Jean-Duc, boulangerie située droit au-dessus de la gare, en qualité de « Viennois », c'est-à-dire pour la boulangerie et pâtisserie fine et diverses spécialités.

J'y suis resté près de deux ans et j'ai dû quitter cette place à la mort de mon père en 1905. Après trois mois passés à la maison pour ranger la maison et remettre l'atelier de tonnelier et le dépôt de bière, je suis retourné à Vevey comme extra pendant la Fête des Vignerons en 1905. Comme j'en avais le temps, j'ai décidé de m'y rendre à pied.

Dans un premier temps, parti du Locle, je suis arrivé à Morat. Seconde étape Morat - Bulle où j'ai passé la deuxième nuit. Quand on vient dans un pays, on aime bien goûter à ses spécialités. Me trouvant au cœur de la Gruyère, j'ai commandé une ration de fromage comptant déguster une bonne tranche de Gruyère. J'ai été plutôt déçu, car on m'a apporté du fromage maigre qui était fort et qui puait, attirant une nuée de mouches que j'ai eu beaucoup de peine à chasser.

Parti de bonne heure le lendemain par Montbovon et le col de Jaman, j'étais déjà vers onze heures aux Avants et à Caux, ayant couvert l'étape en deux jours et demi, content de cette randonnée. Cela se passait à la Fête-Dieu, car en traversant le canton de Fribourg, il y avait du *mai* à chaque maison. Ignorant la signification, j'ai demandé ce que c'était.

À Vevey, j'ai assisté naturellement à une représentation de la Fête des Vignerons. D'immenses estrades étaient aménagées sur la place principale face au lac et aux Dents du Midi, par un temps superbe et dans un cadre merveilleux. Le spectacle et la musique étaient grandioses !



Fête des vignerons, Vevey, 1905

J'en ai gardé un souvenir et une impression inoubliables, à tel point que je n'ai pas voulu assister à celle de 1927, avec ses haut-parleurs et sa musique déjà plus moderne, pour garder intact ce souvenir. Je crois que ce fut la plus belle.

À la fin de mon engagement, soit à la fin de la Fête, je suis allé saluer mon ancien patron et mes camarades de travail à Montreux. Le patron tout heureux de me revoir m'a engagé pour le remplacer durant huit jours afin qu'il puisse prendre quelques jours de vacances.



Montreux, vers 1902

Le Montreux que j'ai connu en 1905 n'était que la moitié de celui d'aujourd'hui, mais combien plus intéressant. C'était une station d'étrangers renommée. À l'abri de la bise étant adossée aux Rochers de Naye, le climat l'hiver y était relativement doux. C'était l'époque de la grande saison, fréquentée par de vieux couples anglais, principalement fuyant les brouillards de Londres. Territet était au faîte de sa gloire et hébergeait des rois et des princes. C'est à cette époque que le vieux Roubli de Morat était maître d'hôtel au Grand Hôtel de Territet. Cette situation avantageuse a malheureusement provoqué de vastes spéculations en 1904, année où a commencé la

construction du Montreux Palace sur l'emplacement de trois vieilles maisons de vigneron. C'est là que l'on a vu fonctionner la première grue.

Simultanément une trentaine d'hôtels ou de pensions ont été construits ou agrandis. Il s'est constitué un véritable village nègre pour héberger tous les ouvriers, italiens principalement, suivis de *mercanti*. Ce fut une erreur. J'ai connu Montreux dans toute sa gloire. Devenue plus populeuse et plus populaire, perdant ainsi son caractère de station paisible au bénéfice momentané de Caux, dont le grand hôtel Palace venait de se terminer. Montreux est devenue une ville comme beaucoup d'autres, où les étrangers ne viennent plus que de passage. La guerre de 1914 a fait le reste, ce fut la décadence, accumulant les



Montreux, vers 1910

ruines desquelles il a fallu la sauver en en faisant une ville de fonctionnaires. Seul son panorama incomparable subsiste. On n'y était peu tolérant à l'époque. Toute la vie

était imprégnée de cette atmosphère du terroir. J'ai connu encore ses vignerons. Les uns désœuvrés ayant vendu leurs vignes comme terrain à bâtir.

Les bons Vaudois avec leur langage et leurs réparties, leur accent savoureux très prononcé à cette époque, tel qu'un Samuel Chevalier vous fait encore entendre dans son *Quart d'heure vaudois*, sont amoureux des titres et font souvent de gros efforts pour les obtenir et les conserver. Devenir Syndic de son village ou Municipal leur fait grand honneur. Mais le couronnement d'une carrière est de devenir Préfet ou Député, ce qui n'était pas accessible à tout le monde, surtout à cette époque.

Il fallait avoir une bonne cave car on devait arroser copieusement les élections. Un seul des candidats avait mis à la disposition de ses électeurs un vase de 1'200 litres. C'était l'époque où les maladies de la vigne n'avaient pas encore anéanti le vignoble, qui ne nécessitait que peu de traitements et les récoltes étaient encore abondantes. On dressait des tables jusque dans le préau et les discussions et éloges du candidat généreux allaient bon train.

Dans la législation précédente, par suite d'entente sur quatre sièges auxquels avait droit le cercle de Montreux, un siège avait été laissé au parti socialiste, alors à ses débuts. S'étant ravisés pour les nouvelles élections, les partis bourgeois le reprirent aux socialistes. Lors de la campagne électorale, ces derniers devaient avoir une assemblée dans une des salles de la ville. Par suite d'une forte pression, elle leur fut refusée une heure avant d'avoir

lieu, si bien que leur réunion dut avoir lieu à ciel ouvert dans un jeu de quilles.

Dans les environs, leurs propagandistes affichant et distribuant des feuilles, ont été reçus à coups de fusil. L'irritation et l'effervescence étaient grandes chez les ouvriers, à tel point que le corps des sapeurs-pompiers composé essentiellement d'ouvriers a donné sa démission, capitaine en tête, grève d'un nouveau genre. Il a fallu leur promettre de préparer une prochaine élection pour leur faire reprendre le casque.

Sur cette rétrospective, il me faut revenir aux réalités de la vie. J'étais sans place et passablement démunie d'argent. Je me suis donc résolu à aller à Genève où j'ai débarqué sans emploi.

À cette époque, chaque corporation avait son café où se pratiquait l'embauche. On m'a indiqué un petit café de la rue du Port où je me suis rendu. J'ai été embauché pour un remplacement de huit jours par un ouvrier nommé Noël qui devait se marier le lendemain avec la fille de son patron, le père Clavel de la rue des Grottes. Il devait reprendre sa succession et plus tard la grande boulangerie Ruprecht à Coutance.

1905-1907

Mon métier de boulanger et mon activité syndicale à Genève

Pour la compréhension de ce qui va suivre, il est nécessaire que je fasse une description de la Genève de 1905, des conditions de travail dans notre métier et des ouvriers en général. C'était une ville opulente. Elle venait d'hériter de 35 millions du duc de Brunswick, à qui elle a élevé un monument au quai des Bergues. Elle a aussi créé le musée de l'Ariana dans un magnifique parc légué par un mécène, parc où s'érigera plus tard le Palais des Nations.

L'ouvrier y payait 3.50 francs d'impôt par an. Mais c'était aussi une ville de contrastes. Ville de banquiers et de commerce international, la grosse industrie n'y était guère représentée. Par contre l'artisanat y était bien représenté. Genève, toute différente des autres villes de Suisse, était dans les mœurs une ville française ce qu'on pouvait dans une certaine mesure s'expliquer par la proximité de la Savoie et du pays de Gex. Au reste, les authentiques Genevois y sont fort peu nombreux, la majorité de la population étant formée d'anciens Savoyards naturalisés, de Valaisans, avec aussi naturellement l'apport de Français et de Confédérés.

Les gros sous français y circulaient plus que la monnaie suisse et étaient acceptés en paiement partout, sauf à la poste. Les produits savoyards y entraient en franchise de

douane et approvisionnaient Genève en légumes, œufs, reblochons, lait et bois.



Genève, de la cathédrale, entre 1876 et 1898

À côté de quartiers riches et opulents tels que Champel, subsistait encore la vieille ville: haut de Coutance, rue du Temple, tour de Boël. Tout le quartier entre la rue du Rhône et la Cathédrale, formé de vieilles bâties moyennâgeuses serrées les unes contre les autres dans des ruelles étroites, quartiers insalubres, nids de vermines et de punaises dont cette ville avait le renom. C'est là qu'habitait le prolétariat. La gare était française et appartenait au PLM. Elle ne fut rachetée que plus tard par les CFF.

Genève était aussi et surtout un centre de culture. Son université et ses écoles de grand renom étaient connues dans le monde entier.



Rue de Coutance, vers 1910

Ville de refuge, elle accueillait les proscrits politiques de tous les pays, depuis la Réforme, la Révolution de 1848, la Commune de Paris (lire *Philémon Vieux de la Vieille* par Lucien Descaves), les nihilistes et les bolcheviques russes. À cette époque, ils étaient au moins 200, dont beaucoup de femmes. Petites de stature, elles étaient plutôt laides, mais d'une vive intelligence. Tous étaient immatriculés à l'université et manifestaient une grande soif de savoir, car en Russie les hautes études leur étaient fermées. Seule la noblesse y était admise, mais aucune femme.

À quelques exceptions près, ils n'avaient que peu ou pas de ressources de leur pays. Travaillant durant six mois, se contentant de n'importe quelle besogne pour se payer six mois d'études, ou travaillant entre les heures d'études, tous vivaient maigrement, pratiquant entre eux une large entraide, logeant à 4, 5 ou 6 dans une mansarde où ils

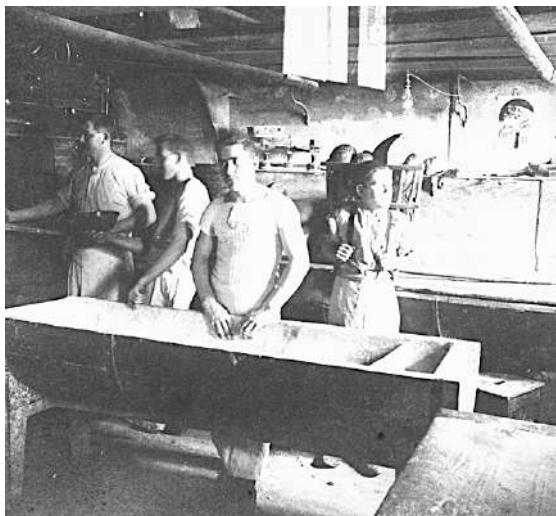
faisaient leur maigre popote et se réunissaient jusque dans la nuit pour étudier en commun. J'en ai côtoyé plusieurs qui sont peut-être aujourd'hui des dirigeants de la Russie bolchevique. Je pourrais m'étendre plus longuement sur cet aspect de la Genève d'alors, creuset où s'agitaient les idées nouvelles. Mais ce n'est pas mon but.

Le calvinisme y plongeait encore ses racines et il y avait une mômeerie intransigeante et par contraste Genève était aussi une ville de joie qui marquait bien son caractère de ville aux mœurs françaises. Il existait encore dans les vieux quartiers une vingtaine de maisons closes et de nombreuses femmes de joie en carte, officiellement contrôlées par une police spéciale, la police des mœurs. Ces maisons se signalaient par une lanterne rouge. De nombreuses sages-femmes recevaient des pensionnaires et pratiquaient en grand l'avortement. La clientèle affluait de toute la Suisse et laissait à Genève des millions par année, dont profitait toute l'économie, l'argent n'ayant pas d'odeur.

C'était aussi un ramassis d'escrocs internationaux. Il y en a d'ailleurs encore aujourd'hui, ainsi qu'une certaine survivance de ces mœurs, aussi tout homme d'affaires doit être sur ses gardes. C'est un petit Paris.

Revenons-en aux conditions de travail dans l'artisanat et dans la boulangerie en particulier. Genève dans ce domaine et à cette époque (1900-1907), était la plus arriérée de Suisse. Elle y attirait de nombreux ouvriers, aussi la main-d'œuvre y était en surabondance et les conditions de travail s'en ressentaient. Les installations et

l'outillage étaient encore du siècle passé. Dans bon nombre de boulangeries, la cuisine et le four ne faisaient qu'un. Il y avait encore de vieux fours en molasse, circulaires avec un soupirail au milieu de la voûte, haute d'un demi-mètre et des pétrissoires en bois. Les premières machines à pétrir avaient fait leur apparition. Il est vrai qu'elles étaient un peu bruyantes, aussi les premiers qui en firent l'acquisition se firent intenter des procès ou interdiction de s'en servir, alors que partout ailleurs en Suisse elles étaient déjà d'un emploi courant.



Boulangerie Gass au Quartier Neuf, Le Locle, 1898

Les conditions de logement étaient des plus mauvaises. Il en était de même pour les bouchers, les pâtissiers, les employés d'hôtel, le personnel de maison. On nous logeait dans des mansardes, non chauffées, dans de vieux lits à deux places où l'on devait coucher à deux, avec n'importe qui ! Les ouvriers changeaient souvent de place pour chercher mieux.

Les conditions d'hygiène et de propreté dans lesquelles nous devions vivre étaient très mauvaises. Il arrivait souvent que des personnes apportent de la vermine. Dans bien des places, on ne faisait pas les chambres des ouvriers. Tous les mois, on leur donnait une paire de draps et un linge, à chacun de faire son lit et de se changer.

Chez Delarotaz à Chantepoulet où je travaillais, j'étais logé dans la chambre à farine, sur une soupente faux pont, à mi-hauteur du local, auquel on accédait par une échelle et dans laquelle on ne pouvait pas se tenir debout. D'autres ouvriers avaient simplement un lit dans le bûcher où l'on stockait et refendait le bois pour le chauffage du four et bien sûr, partout des cafards et des punaises.



Rue de Chantepoulet, vers 1903

J'avais donc été embauché pour un remplacement de huit jours à la rue des Grottes, vieux quartier au-dessus de la gare. L'ouvrier que je remplaçais a dû se lever en même temps que moi, soit à une heure du matin le jour de son mariage avec la fille du patron, afin de me mettre au courant du travail.

Pour le travail de nuit et partout d'ailleurs, nous recevions un litre de vin rouge, du pain et du fromage ou un cervelas. La durée du travail jusqu'à midi, plus une heure le soir, de six à sept pour préparer les pâtes et les levains pour le lendemain. À son retour, le marié, ayant été satisfait de mes services, me chercha une place. Il m'en trouva une comme ouvrier seul, mais pour deux mois plus tard seulement. En attendant, il me trouva une place peu avantageuse à la boulangerie de Coutance.

Autres conditions de travail comme vous allez le voir ! Il n'y avait pas d'heures de fermeture des magasins à cette époque. Le magasin restait donc ouvert jusqu'à dix heures du soir et à ce moment-là nous commençons le travail à la boulangerie et le premier garçon s'occupait de la vente pendant la nuit pour les noctambules. Car tout proche se trouvait une rue du vieux Genève où il y avait une dizaine de maisons closes. Ainsi nous travaillions de dix heures du soir au lendemain à neuf heures ou dix heures, puis portage du pain à domicile jusqu'à onze heures ou midi. L'après-midi nous allions nous coucher pour travailler encore de six à sept heures le soir, soit quinze heures de travail par jour et cela tous les jours de l'année, sans un seul jour de congé, y compris le portage du pain le dimanche comme la semaine.

C'est à ce moment que j'ai eu un premier incident avec le patron. Nous chauffions encore partout au bois et nous avions comme déchets du petit charbon, de la braisette comme on disait, que les bonnes femmes utilisaient pour les fers à repasser. Une cliente de la rue du Rhône m'a commandé un sac de charbon. J'ai transmis la commande

et comme il y avait dans le personnel un porteur disposant d'une charrette, j'ai pensé que c'était lui qui le livrerait. Le patron m'ordonna alors d'aller le livrer moi-même. J'ai refusé, déclarant que je n'étais pas charbonnier. J'ai cependant dû m'exécuter et j'ai demandé la charrette de livraison, ce qu'il a refusé. J'ai donc dû porter ce sac sur l'épaule à travers la ville. J'en suis revenu tout noir et mon linge tout sale. J'étais furieux et pour comble, pour avoir osé rouspéter, le patron m'a baissé ma paye de 10 francs par mois. Je n'avais plus que 40 francs pour quinze heures de travail par jour, dimanche compris. C'en était trop.

Le jeudi après-midi était le dimanche des boulangers. Par tradition, les ouvriers se retrouvaient dans certains restaurants. Nous y discutions et y buvions ferme. Je leur ai fait part de ce qui m'était arrivé et j'ai dû constater à leurs déclarations qu'il en allait généralement partout de même. Cela ne pouvait plus durer, nous devions rendre à notre profession plus de dignité. Quelques-uns d'entre nous ont alors décidé de convoquer tous les ouvriers pour en discuter.

Cet appel a été entendu au-delà de nos espérances, nous étions 125 à cette assemblée, à laquelle nous avions convoqué un secrétaire ouvrier. Nous avons décidé de créer un syndicat, le premier en Suisse dans notre profession, c'était en 1907.

Ayant été le promoteur de toute l'affaire et du fait que je parlais assez parfaitement le français et l'allemand, j'ai dû en prendre la direction et me voilà en plein dans la bagarre qui devait commencer le soir même. En rentrant

de cette assemblée, les ouvriers d'une grande boulangerie qui s'étaient plaints sans résultats auprès de leur patron des mauvaises conditions de logement et surtout de la vermine qui les dévorait ont fait un tas de leur literie dans une cour intérieure et y ont mis le feu. C'était de l'action directe...

Pour bien comprendre ces faits, il faut se situer à l'époque. Dans ses débuts, l'électricité est utilisée presque exclusivement pour l'éclairage. Les promoteurs les plus autorisés mettent en doute sa valeur calorique (chauffage et cuisson). Mais bientôt le moteur électrique fait son apparition, ce qui, avec le développement de la machine, bouleverse les conditions de production dans les usines et dans l'artisanat. Il en résulte un chômage chronique, un grand malaise et de l'insécurité dans le prolétariat qui, pour répartir le travail sur un plus grand nombre d'ouvriers, réclame alors la journée de huit heures. On assiste dès 1903 à de vastes mouvements de grèves. Si le droit de grève est reconnu, les gouvernements conservateurs d'alors y mettent obstacle en mobilisant la gendarmerie ou des unités de l'armée, surtout des dragons, qui sabre au clair, bousculent les grévistes avec leurs chevaux. Les parlementaires socialistes profitent de cette époque troublée pour faire admettre tout au moins le principe des lois sociales.

À Genève une chambre du travail est créée, avec bureau de placement officiel et locaux chauffés, possibilité de lecture pour les ouvriers et les chômeurs, salles de réunion pour les syndicats.

Ayant eu connaissance qu'une loi sur les contrats collectifs et une loi sur le repos hebdomadaire reconnaissent aux travailleurs le droit à un jour de repos par semaine, c'est à cette dernière question que nous nous attaquons, en alertant l'opinion publique pour la suppression du portage du pain à domicile le dimanche. Je me suis adressé à la ligue pour le respect du repos le dimanche et j'ai obtenu qu'elle nous fasse imprimer mille exemplaires d'une circulaire demandant au public d'y renoncer volontairement. Chose très curieuse, les premiers à y renoncer spontanément ont été les gros riches du quartier de Champel.

Où nous avons eu le plus de difficultés, ce fut auprès des petits commis et employés, qui s'estimaient un grade au-dessus des simples ouvriers.

Nous avons aussi averti les patrons que nous ne tolérerions plus que le portage à domicile dans les établissements publics, et au plus tard jusqu'à neuf heures du matin. Cela a été notre premier succès.

Puis je me suis adressé au Conseil d'État pour l'élaboration d'un contrat collectif. Les patrons, qui refusaient toute discussion avec nous, ont dû finalement accepter. Notre principale revendication était ce que nous appelions « la paie au grand mois », soit un salaire en espèces qui nous permette de nous loger et de nous nourrir ailleurs que chez le patron et qui permette ainsi aux ouvriers mariés de continuer de travailler sur leur métier, car celui qui n'avait pas les moyens financiers lui

permettant de s'établir devait y renoncer. D'autre part, nous demandions un jour de repos par semaine.

Nous avons obtenu un jour de repos par semaine, un salaire minimum de 125 francs, plus le petit-déjeuner, comme nous ne pouvions pas quitter le travail le matin, et un kilo de pain par jour. C'était le premier contrat collectif en Suisse concernant notre métier et posant le principe de « la paie au grand mois ». Il y avait bien une ombre au tableau : ce contrat collectif n'avait pas force obligatoire, mais il servait de base pour la jurisprudence des Prud'hommes. Nous avions posé en 1907 un premier jalon. Ce n'est qu'en 1940 que les ouvriers boulanger devaient obtenir, par contrat collectif obligatoire, un jour complet de repos et le salaire complet en espèces. Pour en obtenir l'application, au moins partielle, nous avons dû nous mettre en grève. Je pourrais narrer les péripéties, assez suggestives, de la lutte que nous avions à soutenir. À cette époque les pouvoirs publics réactionnaires et la police étaient contre les grévistes.

Dans les grèves importantes, on faisait même intervenir la troupe, surtout les dragons de la campagne, sabre au clair. Les dirigeants étaient de vulgaires meneurs. Les moyens utilisés m'avaient si profondément dégoûté, que j'en suis devenu révolutionnaire. Ma situation m'a permis de constater la misère du peuple en général et dans les grandes villes en particulier, l'insécurité par le chômage et la maladie, les conditions de travail misérables pour les ouvriers non qualifiés et la plus grande plaie sociale de cette époque : le travail à domicile où les couturières devaient travailler de six heures du matin à dix heures du

soir pour gagner environ 1.50 franc par jour et elles devaient encore fournir le fil !

Le coût de la vie a commencé à augmenter, ce qui a accentué le malaise social. L'industrialisation rendue possible grâce à l'électricité s'est intensifiée et a provoqué un fort accroissement de la population dans les villes au détriment des campagnes et de l'artisanat. Cela a aussi permis la formation de grosses concentrations de capitaux dont la puissance a dépassé celle de l'État. Cette situation était encore plus accentuée en Allemagne, pays fortement industrialisé.

La France et l'Angleterre se sont taillées chacune un vaste domaine colonial. Avant 1900, l'Allemagne s'en était désintéressée, mais elle s'est ravisée et elle est entrée en compétition afin de pouvoir écouler ses produits industriels. Elle ne pouvait toutefois le faire sans bousculer les autres, provoquant une psychose de guerre, déjà sensible



Page de couverture du *Petit Journal* du 24 septembre 1911.

vers 1907. La « prussianisation » de sa formidable armée et le désir des *Junker* de s'en servir ont constitué une grosse menace et, chose incroyable, ceci n'a provoqué aucune réaction chez les Français et autres peuples.

Le socialisme et le syndicalisme ont beaucoup progressé en Allemagne avec la naissance du marxisme. Constituées en grandes associations centralisées avec de grosses caisses, elles étaient d'autant plus vulnérables qu'il suffisait d'en écraser la tête et séquestrer les fonds pour les rendre impuissantes. Elles n'en inquiétaient pas moins le gouvernement.

Il fallait un dérivatif à tout cela, et c'est ce qui a été la cause de la guerre de 1914, guerre des *Junker* et des capitalistes allemands, qui n'ont rencontré devant eux qu'une Europe non préparée dans son insouciance.

Il a fallu trois ans aux Alliés pour parfaire leurs préparatifs, attaquer l'Allemagne à leur tour, et la réduire à l'impuissance grâce aux Américains.

1908-1918

Mon retour au Locle, mon mariage et la Première Guerre mondiale

Après la mort de mon père en 1905, ma mère a continué seule à exploiter notre petite Croix d'Or. Mais elle avançait en âge et ne se sentant plus en état de continuer, elle m'a proposé de reprendre le commerce. Il

The advertisement is framed by a decorative border. At the top is a horizontal scroll pattern. Below it, the hotel's name is written in a large, bold, serif font. Underneath the name, the location 'LE LOCLE (Suisse)' is written in a smaller, all-caps serif font. Below that, the words 'E. GNEHM Fils, Successeur' are written in a bold, sans-serif font. The next section contains two lines of text: 'Herberge — TÉLÉPHONE — Pension'. Below this, there are two lines of text about room rates: 'Lits dep. 80 centimes. Chambres confortables dep. 1 fr.' and 'Pension bourgeoise dep. 1 fr. 70. Diners dep. 70 cent.'. Following this is a section titled ':- Service de Restauration Populaire :-'. Below that is a section titled 'TARIF DES CONSOMMATIONS:'. A table lists various food items and their prices:

Pain	0.05	Café au lait	0.10
Soupe	0.10	Lait	0.15
Légume et salade	0.10	Beurre-fromage	0.10
Viande	0.30	Dessert	0.10

At the bottom of the table, it says 'Vin, 10 centimes'.

Publicité parue dans *La Sentinelle* du 1^{er} mai 1910

m'en coûtait un peu de quitter mon métier, mais n'ayant pas les moyens de m'établir, j'ai accepté.

Je me suis marié le 9 mai 1908 avec ma femme, Henriette Christinat, que j'avais connue à Genève chez Delarottaz à Chantepoulet où nous avions travaillé tous les deux, elle comme cuisinière. Il y a eu comme un froid dans la famille, car je mariais une simple servante sans le sou. Mais au moins, elle savait travailler. Je n'aurais guère pu amener une princesse pour servir les trimardeurs et les faucheurs, car notre clientèle était des plus modeste.



Le vendredi 31 juillet 1914, nous avons reçu la visite du cousin Louis Jetter de Zurich. Désirant rendre visite à des connaissances habitant Morteau, nous avons décidé d'y aller à pied, ce qui nous ferait une belle course dans le Jura, en compagnie du vieux Français Barthoulot du Prévoux qui y tenait une pinte. En tant que frontalier, il connaissait parfaitement la région. Depuis Le Prévoux nous sommes passés par la montagne, et sommes arrivés au pont de

Sobey entre Villers-le-Lac et Morteau, où nous avons fait la soupe et cuit des saucisses dans la braise. La journée était magnifique, et c'était la dernière fois que nous nous sommes rendus librement en France, sans passeport. À Morteau, la population était inquiète, des bruits alarmants circulaient.

Alors que nous étions sur le chemin du retour, la France décrétait la mobilisation partielle et faisait occuper la frontière par des réservistes qui correspondaient à notre Landsturm, des soldats hétéroclites armés de vieux fusils Lebel, habillés en civil, ne portant qu'une casquette militaire ou un pantalon rouge. Si nous n'avions pas été accompagnés du père Barthoulot qui connaissait tout le monde à la frontière, nous aurions été retenus et expédiés à Morteau.



Frontière franco-suisse, Villers-le-Lac, le bureau des douanes et la fabrique d'horlogerie Cupillard-Girardot

Le lendemain samedi 1^{er} août était décrétée la mobilisation générale en Suisse. Elle a été annoncée au Locle, tambour battant par le crieur public Uberhard, garde police, avec gravité. Dans la population, ce fut une grande consternation, suivie d'une véritable panique. Les gens se ruèrent dans les épiceries achetant tout ce qu'ils pouvaient.



Publication de la mobilisation, Le Locle, 1^{er} août 1914

Déplorant pareille panique et ne voulant pas me laisser gagner par elle, mais devant son ampleur, je me suis tout de même rendu chez mon épicier, le petit Fritz Guyot comme nous l'appelions communément. J'y suis arrivé presque trop tard. Mais ce dernier m'a vite rassuré : vu que j'étais son meilleur client, il m'avait fait une réserve dans son arrière-boutique. En deux jours toutes les épiceries étaient vides. La panique s'est étendue aux moyens de paiements. Toutes les pièces de 1, 2 et 5 francs avaient disparu subitement de la circulation. C'est alors qu'ont été mis en circulation les billets de 5, 20 et 25 francs. Les pièces d'or, abondantes, ont disparu aussi, thésaurisées.

J'ai été mobilisé à Lyss le mardi suivant pour une première période de quatre mois. Devant tout abandonner, commerce et famille, sans obtenir de congé. L'organisation, pendant cette Première Guerre mondiale, était déplorable.



Emile Gnehm assis entre deux camarades, Le Locle, 1914

Un petit fait divers vous fera saisir l'ampleur de la panique qui a gagné même les campagnes. Hommes et chevaux ont été mobilisés en pleine moisson. Aussi les journaux invitaient les citoyens encore disponibles à aider les paysans.

J'étais donc à Lyss, commandant de la garde, je relevais les sentinelles. J'étais sergent dans les troupes de subsistance. J'ai abordé un jeune scout de seize ans au bord de la route, complètement épuisé. Pensant remplir son devoir, il était parti de Bienne deux jours auparavant pour offrir ses bras à la campagne, sans prétention de salaire. Il avait parcouru tout le Seeland, mais personne n'avait voulu de lui, il aurait dû fournir lui-même sa nourriture pour qu'on l'accepte ! C'est à peine croyable, mais comme les gens avaient tellement peur de manquer de nourriture, ils lui refusèrent même à manger et il a dû coucher dans une meule de foin. C'est harassé et épuisé que je l'ai trouvé au bord de la route.



Photo de 1916 tirée d'un article conservé par Emile Gnehm

C'était à 100 mètres de la cure où en passant, j'avais vu le pasteur et ses dames prendre le thé au jardin. Sachant qu'il s'occupait de scoutisme, je l'ai accompagné jusque-là et je l'ai remis à ses soins.

J'ai été successivement mobilisé jusqu'en 1918 à Tavannes, Fribourg, Aesch près de Bâle, Lucerne et Biasca au Tessin.



Défilé de troupes mobilisées devant l'Hôtel de Ville de Tavannes, 1915

La première semaine de la mobilisation, c'était la grande peur. Nous craignions l'invasion de la Suisse par les Allemands pour attaquer la France, mais ils ont choisi la Belgique.

Notre corps d'officiers laissait à désirer. Il n'était composé que de fils à papa et mal organisé. Nous aurions été culbutés en quelques jours. Rien n'avait été prévu pour

la subsistance de la troupe. Nous avons dû réquisitionner la nourriture chez les civils et c'est le onzième jour seulement que notre compagnie de subsistance de la 2^e Division a pu fonctionner. Qu'aurions-nous fait en cas d'invasion ? Et que de scandales dans notre corps d'officiers ! Cette page de notre histoire n'est pas des plus brillantes pour ceux qui l'ont vécue. Le général Wille, ancien Sagnard ayant germanisé son nom de Vuille, dont la nomination nous avait été imposée par l'Allemagne, manquait de surface. Dans l'histoire ne subsisteront que son nom et son absence de personnalité. La majorité des autres officiers était germanophile et avait adopté les méthodes prussiennes.

À part de bons souvenirs de camaraderie, ces mobilisations ne nous ont pas laissé de souvenirs glorieux. Aussi l'armistice du 11 novembre 1918 fut pour nous tous un grand soulagement.



Hôpital de campagne de l'armée à Zofingen en 1918, prise en charge des soldats atteints de la grippe espagnole

Mais la guerre, outre sa cruauté, eut d'autres conséquences fâcheuses. Une épidémie de grippe pernicieuse, dite grippe espagnole, éclata. Très meurrière, elle fit de nombreuses victimes au Locle où on a eu jusqu'à cinq enterrements par jour. Au point de vue social, les classes laborieuses ont fait les plus gros sacrifices mais sans compensations, aussi on a dû leur promettre l'introduction de la journée de 8 heures de travail.



Des soldats suisses dans un hôpital à la frontière franco-allemande, région touchée par la grippe espagnole, 1918

Tout danger passé, elle ne voulut plus penser à cette promesse, aussi en novembre 1918 les organisations professionnelles et syndicales décrétaient la Grève Générale qui s'étendit aux chemins de fer désorganisant tous les transports. Pour y parer, le gouvernement décréta une mobilisation générale qui fit long feu, les ouvriers ayant refusé de s'y soumettre. C'était en pleine épidémie de grippe par une température glaciale, les volontaires, presque tous des campagnes, qui se présentèrent, payèrent un lourd tribut à l'épidémie, il y eut parmi eux de

nombreux décès. Ce qui fit dire à la réaction que c'était une grève criminelle.



Grève générale au Locle, 1918

Le Vully de mon épouse Henriette au début du 20^e siècle

Jusqu'en 1929, il y eut une période économique assez favorable. Mais dès cette date jusqu'en 1939, ce fut la crise mondiale avec son cortège de chômeurs.

C'est cette crise qui permit l'ascension au pouvoir de Adolphe Hitler et du nazisme, qui devait provoquer la Deuxième Guerre mondiale.

Les événements postérieurs ont été vécus par ma famille. Par un léger recul dans le temps, elle peut elle-même les situer.

Pour être complet, je devrais faire un retour en arrière, vers 1900, qu'on appelait la Belle Époque. Mais pas pour tout le monde.

Mes pérégrinations dans le monde d'alors ne sont qu'un reflet de la vie des villes. Il faudrait encore situer la vie dans les campagnes. Je vais brièvement m'y essayer.

Pour cela, je devrais évoquer la vie de mon épouse dans ses jeunes années ainsi que de quelques autres familles que mes enfants ont connues et qui, à leur origine, constituaient dans leur village, soit Villars-le-Grand dans le Vully vaudois, le prolétariat des campagnes où existait encore une classe pauvre.



Villars-le-Grand, 1920

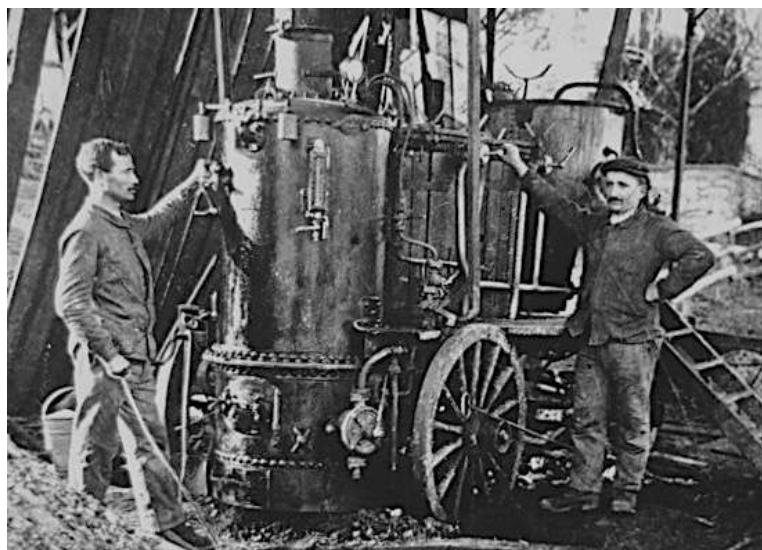
Les parents de ma femme possédaient une assez jolie maison à Villars, trois vergers et deux champs. Ils avaient repris ces biens du père, avec les dettes et ils ont dû donner la part revenant aux deux autres frères. Le père exerçant le métier de charron, mais peu travailleur, ils n'ont pas réussi à garder le domaine, et ont été ainsi réduits à la pauvreté. C'est la mère qui, plus énergique et travailleuse, a pourvu aux besoins de la famille. On verra plus loin dans quelles conditions.

À cette époque sévissait une grave plaie sociale, plus particulièrement dans les cantons de Berne et Fribourg, ainsi que dans les Franches-Montagnes, à savoir la consommation de goutte.

Non contents de distiller les déchets de fruits, on distillait de la pomme de terre à grande échelle.

Dans la région limitrophe, il y avait trois grandes distilleries à Morat, Avenches et Domdidier, soit sur douze kilomètres. Quand on allait dans un de ces petits cafés de la campagne, si on commandait un demi-litre sans spécifier que l'on voulait du vin, on vous apportait un demi-litre de goutte ! Elle se vendait trente centimes le décilitre ou la roquille comme on disait.

Chez les agriculteurs, les domestiques ne recevaient que de la goutte à boire, à côté d'une mauvaise piquette. Ils n'en étaient même pas avares, car ceci les abrutissait à tel point qu'ils étaient incapables de changer de situation. Tout en les payant peu, on leur accordait des acomptes dépassant leur salaire, de façon à ce qu'ils soient redevables à leur patron, ce qui les empêchait de changer de situation.



Distillerie de Saint-Aubin, Broye fribourgeoise, vers 1925

Voici un exemple concret de l'alcoolisme d'alors. C'était en 1909. J'étais allé avec mon épouse chez ses parents à Villars-le-Grand par Neuchâtel, puis en bateau jusqu'à Portalban, village de pêcheurs. Au retour, nous devions reprendre le bateau, mais le lac était si agité qu'il n'a pas pu aborder. Nous voilà donc en rade et obligés de dormir à l'hôtel. Au café il y avait des pêcheurs attablés, buvant la goutte au litre dans des verres à vin et parmi eux, un jeune garçon de quatorze ans qu'ils faisaient boire également et sur le pas de la porte, la maman du garçon qui protestait qu'ils lui fassent boire la goutte !



Affiche de sensibilisation à l'alcoolisme, 1920

alcools, l'interdiction de distiller les pommes de terre, la

C'est de cette époque que proviennent les vieux gouttières que ma famille a connus à Faoug : Zwingaert, le gros Paulet, Cardieu, la Justine, etc. Il y avait de nombreux idiots ou simples d'esprit qui coûtaient fort cher à l'assistance des communes. D'autre part, au recrutement pour l'armée, il y avait dans ces régions de si gros déchets que les autorités ont dû intervenir par la création de la Régie fédérale des

fermeture des distilleries et l'interdiction de vendre de la goutte dans les établissements publics dans des verres de plus d'un trentième de litre. En 1914 dans les cafés du canton de Fribourg, on pouvait encore voir des jeunes de seize ans boire un décilitre de goutte, une roquille comme on disait alors.

Dans notre Compagnie de subsistance, composée principalement de tringlots, car nous avions encore 110 chevaux, de bouchers, gens de gros métiers, nos soldats s'étaient aussi mis à la goutte et les jours de solde, nous avions grand-peine à les faire rentrer pour 9 h 30 du soir et à maintenir la discipline.

Sur ces considérations générales qu'il est cependant utile de relever pour comprendre la situation faite à ce prolétariat des campagnes, je reviens avec des exemples concrets.

L'école était obligatoire bien sûr, mais à la campagne, sur une année scolaire, il y avait six mois de vacances. La valeur pédagogique des instituteurs était généralement médiocre et la branche principale, l'instruction biblique, ne donnait pas à la jeunesse un bagage de connaissances bien étendu. Pendant ces longues vacances, les pauvres faisaient engager leurs enfants chez les gros paysans, pour leur entretien seulement, car ils ne recevaient pas de salaire.

C'est ainsi que dès l'âge de dix ans, ma femme Henriette devait garder les enfants, et dès douze ans déjà, elle devait se lever vers cinq heures pour râtelier l'herbe derrière le char qui tous les matins était chargé pour la nourriture du bétail.

Ensuite il fallait nourrir les cochons, ainsi qu'aider à tous les travaux de la ferme. Parfois elle recevait quelques effets d'habillement. Plus tard elle est allée avec sa mère travailler dans les vignes ou aux vendanges pour 80 centimes par jour. Sa maman recevait entre 1 franc à 1.20. Elle devait encore faire des lessives de 6h du matin à 8h du soir, aussi pour 1.20 franc. C'était la misère mais les autres familles pauvres vivaient dans les mêmes conditions. C'était un cercle de fer, duquel elles n'arrivaient pas à se libérer et on les y maintenait pour avoir de la main-d'œuvre bon marché. Pour se faire quelque argent, elles allaient ramasser des petits fruits. Le pasteur était le plus généreux et leur donnait 30 centimes du litre.

Les morilles étaient plus abondantes qu'aujourd'hui probablement. Elles allaient les livrer à Avenches à la pension Monney, ce qui représentait dix kilomètres aller et retour pour 80 centimes le panier, mais pas un petit panier. La marchande de légumes, qui faisait les marchés à Neuchâtel, leur donnait 80 centimes pour une corbeille à quatre anses de dents-de-lion, qu'elle vendait quatre sous la poignée.



Pension Monney à Avenches, vers 1910

On usait et on abusait ainsi des pauvres gens, spécialement pendant la saison des foins ou aux moissons, alors qu'il y avait plusieurs chars à engranger, on allait chercher les hommes pour aider. Une fois le travail terminé, on sortait la topette et on servait une rasade de goutte, c'était leur seul salaire et on se dispensait même de dire merci.

Pour la cuisson et le chauffage, ils allaient au bois mort. Ils cultivaient leurs pommes de terre et leurs légumes, y compris les racines de chicorée, qu'ils séchaient et rôtissaient eux-mêmes pour en faire leur café, car le vrai café ne leur était que rarement accessible.

Quant à la viande, Henriette ne se souvient guère en avoir mangé à la maison, sauf quand ils allaient faire des journées chez les paysans. Pour les fruits, les paysans les autorisaient à ramasser les pommes tombées et véreuses, sans valeur marchande, dont ils pouvaient faire ample provision. Ils chapardaient les noix au petit matin, lorsque le vent avait soufflé la nuit, quelquefois même avec la complicité du garde champêtre qui, compatissant, allait faire sa ronde à l'opposé.

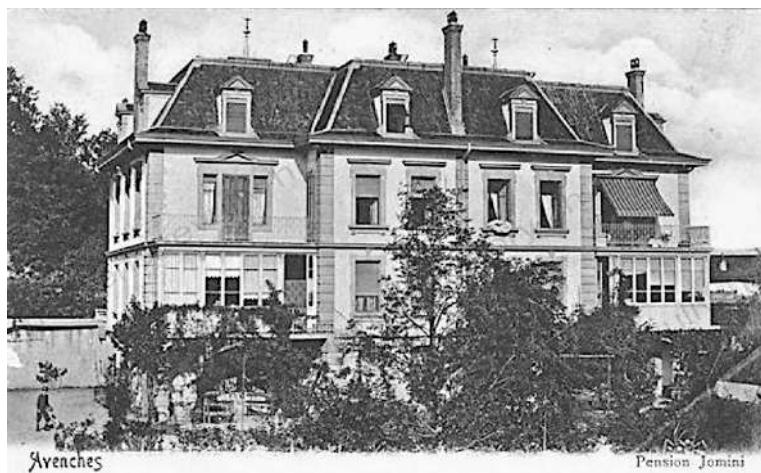
Après la moisson, c'était la glane, cela leur procurait la farine et le pain pour l'hiver. Quelques paysans bien intentionnés et généreux laissaient quelquefois quelques gerbes sur le champ à leur attention. C'étaient les fermiers suisses alémaniques les plus généreux. Les pauvres arrivaient ainsi à vivre une vie médiocre.

Ces conditions existaient partout dans les campagnes.

À l'âge de seize ans, après sa communion, mon épouse est allée travailler à Neuchâtel dans une pension pour un salaire de 5 francs par mois. Logée dans les combles, mal nourrie, elle rongeait les os des côtelettes après les pensionnaires et sa patronne lui confectionnait un café spécial en faisant bouillir les marcs de café.

Elle s'est ensuite rendue, avec sa sœur Berthe, chez un cousin à Genève, qui s'est chargé de les placer dans de meilleures conditions. Elles sont restées cinq ans à la même place pour 20 francs par mois, sans jamais un jour de congé. Sa dernière place a été celle de cuisinière chez le Dr Jomini à Avenches, propriétaire d'un pensionnat de jeunes filles ; elle touchait un salaire de 25 francs.

C'est à partir de là que nous nous sommes mariés pour reprendre de ma mère notre modeste Croix d'Or au Locle.



Pension Jomini à Avenches, vers 1910

Dans de mêmes conditions vivait la famille de Mme Treyvaud, notre voisine qui avait dix enfants. Le père cantonnier assurait l'entretien d'un tronçon de route de 10 kilomètres pour 40 francs par mois. Il n'y devait naturellement pas tout son temps et bénéficiait de la récolte du foin des bords de route, ce qui lui permettait de nourrir une à deux vaches.

Il y avait également la famille Krenger, aussi une famille nombreuse et pauvre, quoique déjà petit cultivateur. Ils avaient comme tous ces autres pauvres diables de petits billets à la banque. Car pour se sortir d'embarras, ils se cautionnaient mutuellement pour de petits montants bien sûr. Il fallait tous les six mois les renouveler et payer les intérêts et les frais, et encore rabattre la moindre. Emile Krenger, actuellement gros fermier vis-à-vis du Cerf à Faoug, avait été envoyé par sa mère à Avenches à cet effet. Elle avait caché ses souliers pour ne pas les user, il dut donc aller pieds nus. Sur la somme versée, il lui revenait 5 centimes. Tenté par la devanture d'un boulanger, il avait acheté un petit pain au sucre. Rentré à la maison, sa mère lui a réclamé le sou, et il a prétendu l'avoir perdu. Il a reçu une formidable raclée dont il se souvient encore aujourd'hui.

Dans les mêmes conditions vivait également une famille Schweitzer. Un de leurs garçons s'est engagé comme groom dans un restaurant à Bâle. Travailleur et sérieux, il est devenu garçon de café, puis chef de rang et directeur d'hôtel, pour reprendre à son compte le café du Théâtre à Neuchâtel. Dans cette situation, il a sorti de la misère tous ses frères et sœurs. C'est ce qu'on appelle, en

le réprouvant, la désertion des campagnes. Et les gens bien pensants s'en étonnent.



Café-restaurant du Théâtre, Neuchâtel, vers 1913

Ce Schweitzer du café du Théâtre se rendait chaque année, le premier dimanche de mai, à la fête de Villars, en auto bien sûr. Ne manquant pas de reprocher aux vieux du village les affronts qu'il y avait subis chaque fois qu'il s'arrêtait au Cerf et causait avec votre mère et Krenger des conditions dans lesquelles ils avaient vécu leurs jeunes années.

Si les conditions ont changé depuis la guerre de 1914, elles n'en demeurent pas moins encore pénibles pour ce qui reste du prolétariat des campagnes. En effet, les paysans de la plaine qui grâce au climat peuvent cultiver le blé, la betterave sucrière, le tabac et la pomme de terre sont réfractaires à payer des salaires normaux, malgré leur grande aisance actuelle. Voici quelques exemples.

Pendant la crise, un jeune garçon de dix-huit ans de Neuchâtel s'est engagé à Sugiez chez un agriculteur maraîcher pour 50 francs par mois. Lorsque l'automne est arrivé et que le travail était moins intensif, quoique celui-ci ne manquait encore pas (curetage des fosses des marais, façonnage du bois, battage du blé, etc.) le patron lui a dit : « Voilà bientôt l'hiver, je ne peux plus te payer, tu peux rester chez moi cet hiver pour ta nourriture. » Avec ce qu'il avait gagné durant l'été, il avait acheté des habits et des chaussures. Alors il a fait le calcul suivant : « Si je reste dans de telles conditions, au printemps mes souliers et me habits seront usés et je serai plus pauvre qu'avant. »

Un jour, j'étais à Montmagny au café. Il y avait là un ouvrier de campagne, un robuste gaillard et quatre paysans du village. Il se plaignait auprès d'eux des conditions de travail chez le paysan chez qui il était engagé pour l'arrachage des pommes de terre au croc, soit à la main, ce qui était un travail pénible.

C'était l'entre-deux-guerres. Il était payé 2 francs par jour et il a dit : « Pour un travail aussi pénible, on pourrait au moins avoir un lit ! » Non, il couchait à la grange sur la paille. C'est tout juste si les agriculteurs présents ne lui cherchèrent pas un mauvais parti parce qu'il osait se plaindre.

À Salavaux, à l'arrivée de l'autobus, descend un ouvrier de campagne très propre. Les gens l'ont de suite salué cordialement, y compris la femme du préfet. Quoique d'un certain âge, il était travailleur, sérieux et apprécié dans la région. Les gens lui ont demandé d'où il venait ainsi tout

endimanché. Il a expliqué sortir de l'hôpital, où il avait dû se faire soigner pour une pneumonie. Il travaillait alors à Cudrefin.



121 Dép. Nièvre édit. Villy

Cudrefin, vers 1910

Quand l'automne est arrivé, son patron lui a dit qu'il pouvait passer l'hiver chez lui, mais qu'il ne serait payé que 50 centimes par jour pour son tabac. Il était logé dans une petite mansarde au grenier où il manquait la moitié des vitres. Il a dû boucher les autres avec du papier. Du travail, il y en avait autant qu'avant. Après les battages, ils ont fait du bois en forêt puis il a dû curer les fossés. Il avait les pieds et les souliers tout détrempés. Le matin ses souliers étaient gelés au plancher, il devait les dégager d'un coup de pied. Alors il a attrapé la pneumonie et il a dû aller à l'hôpital.

— Mais pourquoi êtes-vous resté dans de telles conditions ?

— Que voulez-vous, il fallait bien que j'aie un toit !

Un autre cas encore, parmi de nombreux autres : un agriculteur avait un domestique du pays depuis plusieurs années, sachant traire et faucher, ce que l'on demande d'un bon domestique et il le payait 90 francs par mois. Ayant besoin d'un second domestique, il a dû embaucher un Italien. En général ce sont de bons travailleurs, mais il ne savait ni traire ni faucher. Par contrat, il devait le payer 150 francs par mois, laver et raccommoder son linge, lui donner un jour de congé et des vacances payées, ainsi qu'un voyage en Italie par année.

Le domestique suisse s'est jugé lésé et a demandé à être payé aux mêmes conditions. Son patron n'a consenti qu'à une augmentation de 10 francs par mois, soit un salaire mensuel de 100 francs. Il a quitté son patron pour s'engager comme manœuvre dans une scierie.

C'est ce que les journaux et les gens bien-pensants appellent et déplorent : la désertion des campagnes. Elle s'explique aisément.

Il y a évidemment d'autres facteurs à ce déséquilibre social. Les familles de paysans sont généralement nombreuses. Un seul fils peut reprendre le domaine, les autres doivent trouver une autre activité. C'est à la campagne que l'on recrute tout le personnel subalterne, gendarmes, douaniers, garde-polices, employés des trams et même instituteurs, employés de chemin de fer, etc.

Les filles vont en place dès leur sortie de l'école et beaucoup d'entre elles trouvent à se marier en ville. Il faut donc quitter le village.

D'autre part, il y a alors dans chaque village un charron, un ou deux maréchaux, un sellier, un cordonnier, un boisselier. Mais l'industrialisation modifie tout cela en livrant à meilleur compte les pièces préfabriquées mécaniquement et en séries.

L'artisanat en est amoindri si bien qu'aujourd'hui on ne trouve plus qu'un de ces artisans par groupe de villages et encore pour subsister, ils doivent englober d'autres activités, telles que ferblantier, appareillage, mécanicien pour réparations des machines agricoles et tracteurs. Ils doivent même parfois se faire embaucher en journées chez les agriculteurs ou encore entreprendre des cultures à la tâche, vigne, betteraves sucrières, tabac, etc.

La terre n'en est pas moins délaissée pour autant. Au contraire, il y a vingt amateurs ou plus pour reprendre un domaine devenu vacant, de même que pour une simple pose de terre.

La guerre de 1939-1945 a bouleversé toutes ces conditions. Les destructions dans tous les autres pays d'Europe, laissant par miracle notre pays intact, ainsi que nos moyens de production ont amené chez nous une période de grande prospérité surtout dans l'industrie. Il en résulte alors un manque de main-d'œuvre et la Suisse en ces années 1950 doit avoir recours à de la main-d'œuvre étrangère, soit entre 150 et 200'000 personnes par année,

principalement dans l'agriculture, le service de maison et surtout dans le bâtiment, car cette époque sera caractérisée par la construction d'innombrables immeubles tant à la campagne que dans les villes, avec une concentration des habitants dans les villes.

Cette folie du bâtiment provient de l'immense concentration de capitaux qui cherchent à s'employer. Tous ces facteurs ont amené une amélioration sensible des conditions des classes laborieuses. Finis les bonniches et les domestiques à 25 francs par mois, logés dans les mansardes. Jusqu'à leur dénomination qui a changé pour ces grandes dames. Ce sont maintenant des employées de maison et des collaborateurs dans l'agriculture, avec chambres chauffées et eau courante, avec un salaire de 150 à 200 francs par mois.

La puissance du capital a dû être amendée par les lois sociales. Autre caractéristique de cette époque, l'assurance vieillesse, des vacances payées à tous les travailleurs, un jour de congé obligatoire par semaine, etc.

Il n'est pas bon de se référer à Hitler, le plus grand criminel de l'Histoire. Mais lui avait solutionné le problème des employées de maison en rendant obligatoire, sorte de mobilisation civile, un stage de six mois à toutes les jeunes filles et étudiantes des villes à la campagne et vice versa.

En Suisse, nous l'avons imité dans une certaine mesure par l'exécution du Plan Wahlen, soit l'extension des cultures pendant la guerre. Ainsi les apprenties, apprentis

et employées de bureau avaient l'obligation de faire un stage d'un mois chez les agriculteurs à court de main-d'œuvre. Il y a naturellement eu des abus, mais dans bien des cas, les jeunes gens des villes s'en sont fort bien trouvé avec un peu de bonne volonté et ont noué avec la campagne de bonnes relations.



Plan Wahlen, Cologny, 1942

Je connais par exemple le cas d'une jeune dactylo de Lausanne, qui par la suite a été invitée chaque année à passer ses vacances chez les agriculteurs où elle avait effectué son stage.

C'est dans le service de maison et des employées de l'hôtellerie et des restaurants que le manque est le plus grand. Les causes en sont la prolongation de la scolarité jusqu'à 16 ans, puis le travail dans les fabriques qui leur laisse plus de liberté, cinéma, danse, etc, malgré un salaire effectif inférieur.

De notre temps, on envoyait les jeunes gens une année en Suisse allemande et vice versa, pour leur plus grand bien, soit par voie d'échange ou comme volontaire dans des familles. Il faudrait y revenir ou alors imiter Hitler et les astreindre à un service civil si les femmes veulent absolument obtenir le droit de vote. Il est vrai que cela sentirait un peu trop la dictature. La raison devrait suffire.

Mais cet état de choses a eu d'autres conséquences : la promiscuité de ces jeunes filles dans les fabriques avec de plus âgées, dont les propos scabreux les rendaient souvent précoces, d'où des mariages hâtifs auxquels elles n'étaient pas préparées. Résultat : un nombre accru de divorces avec une baisse de moralité.



Travailleurs saisonniers italiens à la gare de Brig
dans les années 1950

Grâce à l'amélioration des conditions sociales chez nombre d'ouvriers, leurs enfants ont pu faire des études. Mais souvent élevées au-dessus de leurs conditions, les jeunes filles rêvent au prince charmant et à un mariage assorti. Si bien que souvent elles refusent un simple ouvrier aussi honnête et travailleur soit-il.

J'ai déjà relevé que pour parer à ce manque de personnel de maison, on a eu recours à l'immigration temporaire de milliers d'Italiennes, Autrichiennes, et Allemandes. C'est de ce côté que nombre d'ouvriers suisses se sont tournés et plusieurs milliers de ces jeunes étrangères se sont mariées en Suisse. Ce qui promet un bon nombre de vieilles filles qui deviendront des enragées féministes, ce ramassis de femmes insatisfaites.

Témoin engagé des années 1945 – 1955, l'ère des idéologies

Dernière période dont je suis le témoin et qui concerne plutôt l'avenir des générations qui me succèdent.

Ère de la désintégration de l'atome, de la bombe atomique, et à l'hydrogène.

Ère des antibiotiques, pénicilline, streptomycine, etc.

Ère des textiles synthétiques, nylon, perlon, etc.

Ère des matières plastiques.

Mais c'est surtout l'ère des idéologies. La Révolution française a inauguré l'ère de la bourgeoisie et du capitalisme, ainsi que du libéralisme. Mais avec le progrès, sa puissance est devenue si grande qu'il représente un état dans l'état. L'appréciation au gain a amené l'humanité à des moeurs de gangster. L'homme est devenu un loup pour l'homme. Pour tempérer ces abus, il a fallu établir les lois sociales. Mais l'homme a gardé ses libertés d'opinions et de mouvements. Du nazisme et du fascisme, on n'en parle pas, car sans lendemain, n'étant pas capables de résoudre la question sociale.

Mais la révolution russe de 1918 a inauguré une nouvelle ère, celle du communisme. Les Russes sont tombés dans les extrêmes. Dans son essence, le communisme est fédéraliste, antiétatique, antimilitariste

et policier, anticapitaliste. Son principe est le suivant : chacun doit à la collectivité selon ses moyens, la collectivité doit à chacun selon ses besoins en garantissant la liberté des individus.

Mais tel que les bolcheviks l'ont établi, il est centraliste, étatique, militariste et policier, avec un capitalisme d'État. Ils veulent soumettre le monde par la force, l'individu et les nations par la violence. De leur principe de dictature du prolétariat, ils ont fait la dictature sur le prolétariat, lui enlevant toute liberté de pensée et de mouvement.

Les différences sociales subsistent et sont même plus accentuées. Un tel système peut se maintenir par la violence, mais ne résoudra rien dans le temps.



Affiche de propagande du mouvement *Paix et Liberté*, 1951

L'antagonisme entre ces deux conceptions de la vie a créé ces deux blocs, Russie-Amérique et les dangers d'une troisième guerre mondiale dans lesquels nous vivons. L'avenir réserve bien des épreuves aux jeunes générations. Aucune de ces deux conceptions n'est satisfaisante pour l'avenir de l'Humanité.

Entre deux, se situe le parti socialiste, qui au début du siècle avait suscité un bel enthousiasme et de grands espoirs dans les classes laborieuses ; qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Pour leur conservation, les partis bourgeois ont réalisé le plus clair de leur programme assez modéré d'ailleurs (œuvres sociales) il ne leur reste plus guère que le nom. Combatif dans ses débuts, il a été accaparé par les politiciens, avocats ratés ou ambitieux que les partis bourgeois n'ont pu satisfaire à la recherche d'une prébende. Ils ont importé d'Allemagne le socialisme d'État, fortement centralisé et représentatif, cherchant à prendre le pouvoir par le bulletin de vote : *Votez pour nous et nous ferons votre bonheur.*

Mais ces messieurs se sont casés et les ouvriers ont perdu leur combativité. L'aile gauche insatisfaite s'est jetée dans les bras du parti communiste, mais ne doit pas s'y sentir bien à l'aise vu la politique brutale de Moscou. Leurs chefs tablent sur l'espoir que les Russes étendent leur domination sur notre pays pour recevoir en récompense des places de commande.

Qu'envisager alors pour réaliser plus de justice sociale, un bien-être général que les moyens techniques d'aujourd'hui rendraient possible. Supprimer ce qui a provoqué les inégalités sociales. Le droit à la propriété foncière, car il est à l'origine du capitalisme. Mais alors, qu'y substituer ?

Les bolcheviks l'ont résolu brutalement en expropriant au profit de l'État et en envoyant les propriétaires dans les camps de travail et de mort en Sibérie. Compte vite réglé, supprimant tout droit et toute initiative privée.



Carte éditée par le parti communiste français en 1951, pour répondre aux argumentaires sur la menace russe, qui condamne à son tour la menace militaire américaine

S'il m'appartenait de donner mon avis sur la question, voici ce que je préconiserais. C'est de l'idéologie bien sûr, mais une idée comme une autre quand l'évolution de la société la rendra nécessaire : expropriation légale de tous les biens-fonds y compris les terrains bâtis, au profit des communes et non de l'État, contre des bons fonciers de leur valeur d'estimation, à 2.5%. Tout deviendrait alors biens communaux ou collectifs. La commune relouerait ces terres avec droit de priorité à ceux qui les occupent et les travaillent au taux de 3.5 à 4.5 % selon leur nature. La

différence constituerait un impôt foncier. Les immeubles bâtis par contre resteraient propriétés privées et la commune aurait l'obligation de procurer les terrains nécessaires à ceux qui voudront bâtir, contre location desdits terrains. Toute spéculation sur les terrains serait de ce fait abolie. La différence d'intérêts payés et perçus constituerait un fonds spécial qui devrait servir à subventionner la construction privée ou la construction de maisons communales pour lesquelles l'initiative privée serait insuffisante. Pour la construction des voies d'accès, des égouts, des trottoirs, ces bons fonciers constitueraient en somme des hypothèques sur la commune. Celle-ci pourrait les réabsorber par remboursement. Cela faciliterait aussi les remaniements parcellaires et les plans d'extension.

En laissant subsister la propriété bâtie, on laisserait subsister un artisanat libre et indépendant. Il ne faudrait laisser à l'État que les régies nécessaires à la Nation : postes, chemins de fer, routes, etc. On supprimerait ainsi la plus flagrante injustice sociale. Ce sont des rêves bien sûr, qui vous feront peut-être sourire sur les idées « du vieux ». Mais ce serait une évolution plutôt qu'une révolution brutale à la Russe.

Ajoutez à cela, pour une société plus harmonieuse, le contrôle des naissances, car toutes ne sont pas désirées, ce qui supprimerait ainsi les familles trop nombreuses, dont les enfants ne peuvent pas être élevés convenablement. Ce serait aussi une solution apportée aux pays surpeuplés et misérables. Pour cela il faudrait vaincre l'opposition des religions fanatiques et contemplatives qui ont fait trop de

mal à l'humanité, détruisant les plus belles civilisations en Chine, au Siam, dans les Indes, les Pays arabes et l'Amérique latine, etc, réduisant des contrées jadis prospères en déserts.

D'autres réformes découleraient d'une évolution. Droit pour tous les jeunes aux études, participation des ouvriers aux bénéfices et cogestion dans les grandes entreprises industrielles. Tant de problèmes qui sont déjà à l'étude pour arriver avec des lois sociales à une société solidaire où le fort n'écrase pas le faible.

En Suisse d'ailleurs, on a déjà dû édicter des restrictions aux droits de propriété. Par la haute conjoncture de cette période de 1950, il s'est formé dans l'industrie, d'enormes capitaux, comme aussi dans les réserves d'œuvres sociales. Les capitalistes ont cherché à les stabiliser en achetant à tout prix des domaines agricoles, renchérissant ces derniers, ce qui aurait dépossédé les paysans de la terre et aurait créé un prolétariat des campagnes. D'après ces nouvelles prescriptions, ne peut acheter un domaine agricole que celui qui l'exploite lui-même.

Cette période 1950 aura aussi été celle de la construction et c'est de ce côté que ces capitaux ont cherché à s'employer, par la construction d'innombrables maisons familiales à la campagne et par d'immenses blocs de maisons locatives dans les villes, comme aussi de gigantesques barrages pour la production d'énergie électrique.

Je ne vous apprends d'ailleurs rien puisque c'est la période que vous vivez. J'en tire seulement quelques conclusions.

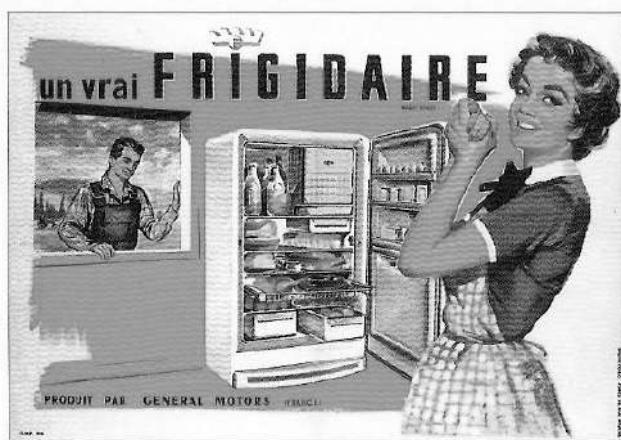
Assez divagué ainsi, je pense pouvoir clore cette dissertation, avant que vous ne me preniez pour un illuminé animé d'une douce folie.

Faoug, mars 1955

Épilogue

Emile Gnehm reprend son manuscrit cinq ans plus tard, au printemps 1960, il a 78 ans. Il voit l'évolution des techniques et de nos sociétés. Voici quelques extraits :

« Actuellement nous vivons l'aire du nylon et des fibres synthétiques, du développement fantastique de la motorisation, l'aire des frigorifiques, des machines à laver le linge. Des télévisions et même des rasoirs électriques ! Et surtout de l'ère atomique, des avions à réaction et des fusées interplanétaires. Tous ces progrès scientifiques se succédant à un rythme accéléré me donnent le vertige, mais aussi de l'inquiétude. »



Publicité pour les réfrigérateurs Frigidaire, vers 1950

Toujours dans ses écrits, deux années sortent du lot durant la décennie 1950-60, au niveau des conditions climatiques. Ce sont 1955 et 1962.

« 1955 : du 1^{er} février et durant un mois, un froid rigoureux avec une bise soufflant à plus de 80 km/jusqu'à -36°. Les terrains et conduites d'eau gelées à plus de 1.5 mètre de profondeur. Les arbres souffrent beaucoup, notamment les noyers.

1962 : Début de l'année très pluvieux, le terrain n'arrive plus à absorber l'eau. Peu de foin et pas de regain, pénurie d'herbage, il faut abattre trois mille bovins. Suivent cinq mois de sécheresse, sans orages en Suisse romande, mais quelques-uns en Suisse alémanique. C'est une année de violents contrastes, cette sécheresse amenant une pénurie d'eau, surtout dans le Jura. »

Le 3 septembre 1969, il écrit à son ami Armand Barthoulot, instituteur retraité au Prévoux. Voici un extrait :

« Nous avons vécu deux vies parallèles, chevauchant sur deux siècles. À en faire le bilan, nous avons vécu une période exaltante de l'Histoire, témoins du progrès social et technique... Toi sagement et harmonieusement dans l'enseignement et moi comme manuel dans l'artisanat de l'époque étant boulanger-pâtissier et cuisinier, pris dans le tourbillon de la vie sociale et syndicale, et où nous avons dû forger nous-même notre avenir. »

En 1970 il écrit une page de réflexions sur la décennie qui vient de se terminer. En voici deux extraits :

« La dernière décennie est l'avènement des technocraties et de la société de consommation. C'est la période des technocrates. Les sciences et les mécaniques ont fait des progrès fulgurants. Ils ont conçu pour animer l'industrie toute une série d'appareils électriques pour les besoins les plus minimes : rasoirs électriques, brosses à dents électriques, frigo toutes tailles, congélateurs individuels et plus collectifs comme d'autant, les transistors radio et la télévision en couleurs malgré son prix exorbitant de 3'800 francs qui ne freine pas la frénésie d'achat, même chez les ouvriers avec leur petit salaire (...) »



Publicité Philips, 1973

On remplace les pièces de 0.50, 1 et 2 francs en argent par des pièces en cupro-nickel. Perdons-nous la valeur de l'argent dans cette société de consommation prête à s'endetter pour des biens parfois inutiles ou des vacances aux Baléares ou en Yougoslavie ? »

Ses derniers écrits sont couchés sur quatre feuillets en janvier 1971. En voici les quelques lignes :

« De toutes ces conquêtes sociales, il y a naturellement l'auto. Un luxe il y a vingt ans, accessible seulement aux nantis. Il est aujourd'hui aussi accessible aux classes moyennes et aux ouvriers à raison d'une voiture pour 5 habitants (y compris les camions et vélomoteurs. Devant chez moi à Faoug, il circule à présent le dimanche de quatre à six mille véhicules à moteur par beau temps, d'où la pollution de l'air ! Jusqu'où ira-t-on ? (...)

Au niveau social, c'est l'ère de la contestation d'une jeunesse étudiante surtout qui exige qu'on leur assure un avenir sans qu'ils aient à l'acquérir par leur travail comme nous avons dû le faire. Puis vient la drogue à laquelle elle s'adonne de plus en plus, puis l'éducation sexuelle et la polémique pour ou contre les contraceptifs, soit l'ère de la pilule. (...)

Des pays soi-disant épris de Paix qui par leurs idéologues soumettent le monde à leur dictature policière et liberticide par la violence : jeunes générations vous ne savez pas ce qui vous attend ! »

Remerciements de Dimitri Viglietti

Merci Grand-Papa Gnehm pour tous ces souvenirs d'une époque pas si lointaine que ça !

Merci à Liliane de nous avoir remis le manuscrit original, ainsi que des photos de famille.

Merci à Francis Jeangros d'avoir tapé le premier jet de ce livre.

Merci à Isabelle Granata, ma chérie, qui a retapé la totalité des écrits d'Emile Gnehm, m'a soutenu et encouragé dans la réalisation cet ouvrage.

Et merci aussi :

À Caroline Calame, conservatrice des Moulins souterrains du Col-des-Roches et du Musée d'Histoire du Locle.

À Gilles Taillard, Département audiovisuel (DAV) Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

À Céline Haenni, Service intercommunal d'archivage (Slar) – Archives de la Ville du Locle.

À l'Office des Archives de l'État de Neuchâtel.

À Daniel Musy, éditeur des Éditions SUR LE HAUT, pour sa supervision finale du livre, sa mise en page et ses derniers conseils avant publication.

Et finalement, merci aux Éditions SUR LE HAUT et à l'Imprimerie Monney d'avoir accepté de le publier.

Crédits photographiques

Archives privées

- Collection Liliane Rossier : 7, 9, 12, 13, 16, 17, 18, 21, 22,
29, 40, 41, 73, 74, 122, 124, 125, 126
Collection Dimitri Viglietti : 37, 44, 55, 71 (tracé par DV), 157
Collection Cédric Dupraz : 23, 25, 30, 37, 48
Collection Distillerie de Saint-Aubin - M.-C. Ramuz : 133
Collections anonymes : 100, 104, 105, 110, 113

Archives institutionnelles

- Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds,
Département audiovisuel (DAV)
Fonds iconographique - P2-299 et P2-300 : P33 : 64
Fonds Charles Robert-Tissot - RT-PVNa-005 (RT-P2- 5) : 95
Fonds cartes postales - CP-115 : 75
Fonds Musée d'histoire - MH-PVN-098 : 77d
Fonds Albert Schoenbucher - AS-P2-111: 77
Fonds plaques de verre négatives - PVN-0415 : 57
Archives de la Ville du Locle : 14, 130
Moulins souterrains du Col-des-Roches
collection du Musée d'histoire du Locle - AC116_031: 43
collection du Musée d'histoire du Locle - 10.10.005: 55
collection du Musée d'histoire du Locle - Cote 08.04.025 : 112
Archives fédérales : 127
Archives armée suisse : 60
Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, H2018.443 : 140
Bibliothèque de la Ville de Genève - vg p 0263 : 109
Bibliothèque centrale, Zurich : 85
ETH Bibliothek, Bildarchiv, photos de Walter Mittelholzer : 33,
42, 51, 83, 86

Archives journalistiques

e-newspaperarchives.ch : 11, 15, 72, 132

Sites internet

28 : Wikipedia Commons

62 : Gallica.fr - Wikipedia Commons

90 : www.racinescomtoises.net

95 : www.unibas.ch

103 : www.histoire.ch

119 : Gallica.fr - Bibliothèque Nationale de France.

123 : patrimoine.bourgognefranchecomte.net

128,129 : www.histoire.redcross.ch

134, 159 : www.galerie123.com

136,138,142 : http://www.murtenseevully-history.ch/

146 : www.histoire-et-historiettes.ch/plan-wahlen

150 : www.wikirouge.net

152 : www.neocarto.hypotheses.org

159 : galerie123.com

Table des matières

Avant-propos de Dimitri Viglietti	7
Notice biographique de la famille Gnehm par Dimitri Viglietti	11
1 ^{ère} partie : Le Locle vers 1870	21
2 ^e partie : La vie au Locle à la fin du 19 ^e siècle et au début du 20 ^e	33
3 ^e partie : Ma famille et mon compagnonnage en Suisse et en Allemagne	71
1882-1898 Mon enfance et mon adolescence	72
1898-1901 Je devins boulanger	83
1903-1905 Mes pérégrinations diverses en Allemagne et en Suisse	93
1905-1907 Mon métier de boulanger et mon activité syndicale à Genève	108
1908-1918 Mon retour au Locle, mon mariage et la Première Guerre mondiale	121
Le Vully de mon épouse Henriette au début du 20 ^e siècle	131
Témoin engagé des années 1945-1955, l'ère des idéologies	149
Épilogue	157
Remerciements de Dimitri Viglietti	163
Crédits photographiques	164

Du même auteur

Du café de Tempérance à l'Envol, 1995

Fontaines, histoire pas si ordinaire d'un village du Val-de-Ruz, 2018

La Sombaille en son siècle, 2023

Crash du Lancaster JB474 dans les Franches-Montagnes, 2024

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
Claude Alain Augsburger, *L'illusion d'exister*, 2022
Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
Sylvie Barbalat, *Kio*, 2024
Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
Laurent Duvanel, *Le côté obscur du cadran*, 2024
Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
Etienne Farron, *M comme Mallorca*, 2024
Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
Suzanne Humbert, *Le dos rond*, 2023
Suzanne Humbert, *L'Appel de la Cruz de Ferro*, 2024
René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
François Jolidon, *Jukebox*, 2023
Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc), *Vieillesse, mon beau souci*, 2020
PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
Daniel Musy, *Iconographie du Grand Temple, Le chemin de la foi*, 2023
Daniel Musy, *Immersion sicilienne*, 2024
Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyleur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
Roberet Nussbaum, *Sonia, éternelle servante*, 2024
Edgar Tripet, *Exils*, 2022
Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
Jean- Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage composé par les Éditions Sur le Haut
Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Services
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
2^e édition
décembre 2024

ISBN 978-2-9701731-6-8

editionssurlehaut.com

Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien



TRIBULATIONS D'UN LOCLOIS

À travers cet ouvrage, Emile Gnehm nous fait découvrir son parcours de vie. Né au Locle à la fin du 19^e siècle, il a couché sur le papier son récit de vie, afin de laisser un témoignage pour ses enfants. Il nous fait parcourir la Suisse centrale, la région lémanique, le sud de l'Allemagne et la région du Doubs et de Morteau. On peut mesurer l'évolution sociétale à travers son regard face aux iniquités sociales qu'il découvre dans les différentes régions qu'il traverse à pied. Il ne baisse pas les bras devant cette injustice sociale et met toute son énergie à faire évoluer les conditions de travail des boulanger-pâtissiers au début du 20^e siècle. On découvre également son expérience de citoyen mobilisé durant la Première Guerre mondiale. Il nous décrit aussi la vie à la campagne dans la Broye. On mesure au fil des pages cette Suisse qui évolue et se transforme, grâce à l'œil observateur de l'auteur, souvent critique, parfois surpris du comportement des personnes qu'il croise sur son chemin, ici et ailleurs.



Dimitri Viglietti est un historien autodidacte, passionné par l'Histoire depuis cinquante ans. Grâce à ses connaissances acquises au fil des années, il a publié une vingtaine d'articles et trois livres sur des sujets aussi divers que l'histoire locale et régionale, la Deuxième Guerre mondiale ou la guerre d'Algérie. Sa belle-maman Liliane Rossier Jeangros, petite-fille d'Emile Gnehm, lui a confié le manuscrit original de cet ouvrage qu'il a édité.



ISBN 978-2-9701731-6-8

